RÉPERTOIRE DRAMATIQUE.

Troisième Année.

N° XXIV.



A BRUXELLES,
Chez J.-B. DUPON, Imprimeur-Libraire,
près du Poids de la Ville.

JEAN,

PIÈCE EN QUATRE PARTIES,

MÊLÉE DE COUPLETS;

PAR MM. THÉAULON ET ALP. SIGNOL.

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre des Nouveautés, le 10 novembre 1828.



A BRUXELLES,
CHEZ J.-B. DUPON, IMPRIMEUR-LIBRAIRE
PRÈS DU POIDS DE LA VILLE,
Et chez les principaux Libraires du Royaume.
*
1829.

PERSONNAGES.

PERSONNAGES.	ACTEURS DE PARIS.	ACTEURS DE BRUXELLES.
	MM.	MM.
JEAN DURAND.	LAFOND.	LEMOIGNE.
RIGOLARD, maître de danse et parrain de Jean.	BOUFFÉ.	JUILLET.
M. DE WALBRUCK, attaché à l'ambassade de Suède.	ALBERT.	CONSTANT.
M. D'OFFTENN, son ami. Même emploi.	MOREL.	ALPHONSE.
Un garçon d'Estaminet.	VÉZIANT.	BAUDOT.
Un valet parlant.	BACHELARD.	
	Mesd.	Mesd.
MADAME DE LIGNY, jeune veuve d'un officier supérieur de marine.	GÉNOT.	LEMOIGNE.
MADAME DE SIRVAL, sa parente.	FLORVAL.	CORINALDI.
LA MARQUISE D'OLBAN, amie de madame de Ligny.	A. PARÉE.	MARGERY.
MADAME veuve CHOPIN, limonadière.	DESPRÉS.	BOSSELET.
MADEMOISELLE ADÉLAIDE, sa fille.	DEJAZET.	C. LINSEL.
LOUISE, femme-de-chambre de madame de Ligny.	ERNESTINE.	VANHAMME.
Habitués du café.		
Personnages de la fête.		
Domestiques.		

JEAN.

PREMIÈRE PARTIE.

L'Estaminet.

(*Le théâtre représente l'arrière-salle d'un café-estaminet, des tables et des tabourets. Les garçons vont et viennent.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

MAD. CHOPIN, MLLE ADELAIDE CHOPIN.

(*Madame Chopin range des bocaux sur le comptoir.*)

ADELAIDE *devant une glace.*

Dites donc, maman, il est trois heures, et M. Jean n'est pas encore arrivé ; s'il croit que je vas l'attendre souvent comme çà.

MAD. CHOPIN.

Un peu de patience, ma chère Adélaïde, un peu de patience !... il y a loin de la rue Saint Paul à la rue aux Ours, et puis tu sais que M. Jean est un peu singulier... il ne fait rien comme les autres.

ADELAIDE.

Il est sûr que je vais avoir un mari joliment original, mais j'aime assez ça, moi, d'ailleurs M. Jean est un bon enfant... seulement, je ne veux pas qu'il se mette sur le pied de me faire attendre, il n'y a rien d'ennuyant comme ça.

MAD. CHOPIN.

Ah! M. Jean a de belles qualités, ce que je lui reproche .. c'est de n'avoir pas trop bon ton... avec les dames.

ADELAIDE.

Oh! pour cela, il n'est pas bien éduqué du tout, c'est vrai, mais je me charge de le former... ça me regarde... Je lui donnerai le ton de la bonne société.

MAD. CHOPIN.

Et tu feras bien, car la dernière fois qu'il est venu dans notre estaminet, il me faisait rougir pour lui à cause de ses manières; il a pris plus de dix petits verres de rhum et de cassis.

ADELAIDE.

Il est assez riche pour ne se rien refuser... douze mille francs de rente!

MAD. CHOPIN.

Oh! mon Dieu, oui! tout autant: ça lui vient de son père qui était dans le commerce; aussi, quand mon frère Rigolard, le maître de danse qui est son tuteur et son parrain, me l'a proposé pour gendre, j'ai accepté bien vite... M. Jean est un très-bon parti.

ADELAIDE.

C'est vrai, mais il se fait attendre, et je ne veux pas de ça, c'est trop vexant.

AIR : *dans un vieux château.*

Il faut qu'un mari,
N'est-ce pas, ma mère,
Pour être chéri,
Soit toujours chez lui;
Que matin et soir
A sa ménagère
Il se fasse voir
Prêt à son devoir.
Les femmes à-présent
Cherchent à s'instruire,
Et tout en causant
Interrogent souvent.
Un mari galant,
Quand sa femme le d'sire,

Pour répondre à l'instant,
Doit être présent....
Car s'il n'est pas là
Un autre y sera.

Mad. CHOPIN.

Je suis bien sûre que tu rendras ton mari heureux, toi, ma petite Adelaïde.

ADELAIDE.

Je me fais cet effet-là.

Mad. CHOPIN.

Je crois que je l'entends.

ADELAIDE.

Ah ! bien, oui, c'est mon oncle tout seul.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, M. RIGOLARD.

(*Très-paré, en bas de soie, et le jaret tendu.*)

RIGOLARD.

Bonjour, mes enfans, bonjour ; embrassez-moi d'abord.. encore . et vive la gaîté française, morbleu !

ADELAIDE.

Oui, de la gaîté... c'est bon à dire quand on n'a pas de chagrin.

RIGOLARD.

Des chagrins !... qu'est-ce qui a des chagrins ici ? Ce n'est pas moi, je n'en ai jamais de chagrins... Je suis un homme de la vieille roche, moi, ça se voit à mon caractère et à mes bas de soie ; avec une jambe comme ça, il n'y a pas moyen d'avoir du chagrin, il est vrai que tout le monde n'a pas une pareille consolation... Voyons, qu'est-ce qui a du chagrin ?

ADELAIDE.

Pardine, c'est moi !

MAD. CHOPIN.

Croiriez-vous, mon frère, que votre élève n'est pas encore venu.

RIGOLARD.

Qu'est-ce que ça prouve ?

ADELAIDE.

Ça prouve, ça prouve !...

RIGOLARD.

Ça prouve qu'il va venir.

ADELAIDE.

Mais je m'impatiente, moi...

RIGOLARD.

Pourquoi s'impatienter ?

ADELAIDE.

Pourquoi, pourquoi, est-ce que l'on est maître de ça ?...

RIGOLARD.

Certainement qu'on est maître de ça... Moi, par exemple, je ne m'impatiente jamais, quand la contrariété va me prendre, v'lan ! je fais un ployé, trois jetés-battus, quatre ou cinq terre-à-terre, et la contrariété s'en va... J'ai ma philosophie dans les jambes, vive la gaîté française...

MAD. CHOPIN.

Ecoutez, mon cher Rigolard, ce n'est pas sans raisons que ma fille se plaint.

RIGOLARD.

Aussi je ne l'empêche pas de se plaindre, mon élève a tort, très-tort, infiniment tort ; à moins qu'il ne soit resté à ma salle d'étude pour répéter la première leçon de danse qu'il m'a enfin permis de lui donner.

ADELAIDE.

Vous auriez bien mieux fait de lui donner une leçon de politesse.

RIGOLARD.

La danse et la politesse sont sœurs, mademoiselle Adelaïde, elles se tiennent par la main, un danseur a toujours des manières élégantes, et des formes enchanteresses... Voyez plutôt... (*Il danse.*)

ADELAIDE.

M. Jean ne danse donc pas?

RIGOLARD.

S'il dansait, son éducation serait parfaite. C'est à peine s'il sait lire.. c'est vrai... mais avec la danse et douze mille francs de rente, on se passe de tout... Qu'est-ce qu'on vous demande en effet dans le monde, à-présent? Monsieur danse-t-il?... ou Monsieur joue-t-il?... Jouer n'est pas très-amusant, et puis ça coûte trop cher. Il n'y a donc que la danse qui constitue le vrai mérite, or, le lien du monde moral et politique n'est, à proprement parler aujourd'hui, qu'une queue de chat, ou une chaîne anglaise.

ADELAIDE.

La première règle de la danse, c'est qu'il ne faut pas faire attendre sa dame.

RIGOLARD.

C'est juste... Au premier coup d'archet il faut être là sur le terrain, ou l'on court risque de trouver la place prise. Mais il faut aussi excuser un peu mon jeune homme... Jean était né avec les meilleures dispositions.... il aurait appris tout ce qu'il aurait voulu... Son père et sa mère l'ont gâté par leur faiblesse, ils l'aimaient tant qu'ils ne voulaient pas que leur enfant éprouvât la moindre contrariété... Il ne fallait pas qu'un maître d'école s'avisât de le gronder.. Aussi

l'enfant aimait beaucoup les livres; mais pour en faire des petites barques sur le bassin des Tuileries. Le père trouvait cela charmant, et j'ai pensé me brouiller sérieusement avec la mère, pour avoir fait crier un jour son fils en lui mettant les pieds en dehors.... C'est ça qui fait qu'il est ignorant au suprême degré, qu'il n'aime que les cafés, les estaminets; joue, jure, boit, fume et ne danse pas, ce qui lui fait plus de tort que tout le reste, mais ne l'empêche pas d'être un fort honnête et fort aimable garçon.

ADELAIDE.

Il paraît, mon oncle, que vous l'aimez beaucoup.

RIGOLARD.

Si je l'aime, Jean! mon élève, le fils de cette pauvre madame Durand, de cette chère Marianne, cette excellente femme, qui m'a dit en mourant : Cyprien Rigolard, vous êtes un brave homme, je vous laisse mon fils, aimez-le comme le vôtre, soyez bon, soyez doux pour lui... Ne lui apprenez pas à danser si ça le contrarie, et parlez-lui souvent de moi... Oui, madame Durand, oui, je le promets, je fais plus, je le jure ... Eh bien! ne voilà-t-il pas que je suis tout attendri.... je pleure même, je crois.... (*Il s'essuie les yeux.*) C'est égal, vive la gaîté française! un peu de sensibilité ne messied pas à un maître de danse de première classe.

ADELAIDE.

Mon oncle!

Mad. CHOPIN.

C'est ça un excellent homme.

RIGOLARD.

Oui, je puis me flatter de jouir de l'estime générale.... aussi... mon étude de la rue St-Martin ne désemplit pas... cinq sous le cachet, ce n'est pas

cher, mais j'ai voulu mettre le talent à la portée de toutes les jambes.

AIR : *de Julie.*

J'ai chez moi des clercs de notaires,
Des chapeliers et des tailleurs,
Des commis, des surnuméraires,
Des grisettes et des docteurs.
Je veux, par cet heureux mélange,
Qu'à Paris le moindre marchand
Puisse sauter, en moins d'un an,
Aussi bien qu'un agent de change.

Et ça me fera diablement d'honneur.

MAD. CHOPIN.

Voilà, je crois, M. Jean qui monte.

ADELAÏDE.

Ah! bien, il peut venir à-présent, moi je m'en vas pour lui apprendre... (*Elle sort.*)

MAD. CHOPIN *appelant.*

Adelaïde! Adelaïde! ma fille! qu'est-ce que ça veut dire, mademoiselle?

RIGOLARD.

Ca veut dire, madame Chopin, que ce que votre fille a dans la tête elle ne l'a pas aux pieds...

MAD. CHOPIN.

La petite sotte, je vais lui faire entendre raison; mon cher Rigolard, faites que votre élève ne s'impatiente pas à son tour... (*Elle sort en appelant.*) Adelaïde! Adelaïde!

SCÈNE III.

RIGOLARD, *ensuite* JEAN.

RIGOLARD.

Ce mariage ne va pas du tout, du tout; il n'y a pas encore eu moyen de réunir les conjoints une seule fois... Quand l'un attend, l'autre n'arrive pas ..

et quand l'autre arrive... celui-ci fait un échappé... Ça m'est égal, le mariage se fera... ou il ne se fera pas.

JEAN, *entrant le chapeau sur la tête et une canne à la main, frédonne le refrain suivant sur l'air de la barcarolle de la Muette.*

Joueur, touch' plus bas,
L' carambolage ne t'échappera pas.

Tiens, c'est vous, mon parrain ?

RIGOLARD.

Un peu, mon filleul !

JEAN.

Où sont donc les autres !

RIGOLARD.

Qui, les autres ?

JEAN.

Vous savez bien... la bourgeoise et sa fille, mademoiselle Adelaïde.

RIGOLARD.

Elles ne sont pas là.

JEAN.

Alors je peux fumer mon cigarre.

RIGOLARD.

Il paraît pourtant que tu ne te gênes pas pour elle... Mademoiselle Adelaïde t'attend depuis ce matin, tu avais promis de venir de bonne heure.

JEAN *fumant.*

J'avais promis ça ?

RIGOLARD.

Certainement... C'est aujourd'hui que nous devons faire les accords...

JEAN.

C'est donc décidé que je me marie.

RIGOLARD.

C'est une affaire conclue ; Adelaïde Chopin est le seul parti qui te convienne!...

JEAN.

Vous dites ça à cause de l'estaminet. Il est sûr qu'il est joli.... Quand je serai le propriétaire, je ne sortirai pas de chez moi.

RIGOLARD.

Laisse-moi donc te marier bien vite.

JEAN.

A votre aise, mon parrain, je vous ai donné mon consentement, mariez-moi quand vous voudrez; pourvu que ma femme me laisse vivre à ma guise, c'est tout ce que je demande.

RIGOLARD.

Tu es donc bien content de ta manière de vivre, mon garcon ?

JEAN.

Je crois bien!

Air nouveau de Béancourt.

Ah! vraiment,
C'est charmant!
Comme ma vie
Est jolie!
Point d'ennuis,
De soucis,
Et voilà comme je vis.
Le soleil luit, du lit je déménage,
J'entre au premier café du voisinage;
Au domino certain flâneur m'engage;
Tout en jouant,
Nous buvons le vin blanc.
Au déjeûner bientôt l'heure m'appelle,
Ah! de gaîté source toujours nouvelle,
D'un fin chapon nous déchirons une aile,
Et le perdant
Chante même gaîment. (*bis.*)

Ah ! vraiment, etc.
Toujours joyeux, toujours dispos et leste,
Quand vient midi, dans un sapin modeste
Je grimpe, roule, ou bien, je descends zeste
Chez Colignet
Empoigner le fleuret,
De là bientôt le bonheur m'accompagne
Dans un billard, vrai pays de Cocagne,
Où l'on m'admire, où l'on m'aime, où je gagne
Tous les plus forts,
Car j'ai le diable au corps.
Ah ! vraiment, etc.
Le soir arrive, ô moment délectable !
Vrais bambocheurs, nous nous mettons à table;
Pendant le cours de ce repas aimable,
Que j'ai payé,
Je suis fêté, choyé !
Puis de Deffieux nous quittons la boutique,
Et pour chasser un brouillard trop bachique,
Nous nous rendons à l'Ambigu-Comique,
Chez Franconi,
Ou chez monsieur Marty.
Nous allons voir le Bourreau.
Ah ! vraiment,
C'est charmant !
Comme ma vie
Est jolie !
Point d'ennuis,
De soucis,
Et voilà comme je vis.

RIGOLARD.

C'est fort bien ; mais il faut pourtant faire quelques avances à cette bonne Adelaïde... On n'épouse pas une demoiselle comme on prend un petit verre.

JEAN.

Ça serait bien plus agréable ! A propos de ça. (*frappant sur la table.*) Garçon !

RIGOLARD.

Eh bien ! qu'est-ce que tu vas faire ?...

JEAN *au garçon.*

Un petit verre de kirch.

RIGOLARD.

Comment, Jean, tu vas prendre un verre au moment où ta prétendue....

JEAN.

Est-ce que ce n'est pas ici un estaminet?.... la consommation est autorisée...

RIGOLARD.

Mais quand tu attends ta prétendue... demander un petit verre...

JEAN.

C'est juste... Garçon, deux petits verres. Vous en prendrez un, mon parrain.

RIGOLARD.

Tu as raison, ce sera plus décent. (*On leur sert deux petits verres, ils s'asseyent.*) Ces dames tardent bien.

JEAN.

Je ne suis pas pressé, ça me fait même songer que je ne devrais peut-être pas prendre de la liqueur avant demain... Je suis même fâché d'avoir fumé.

RIGOLARD.

A cause d'Adelaïde et de sa mère ?

JEAN.

Du tout... elles sont faites au feu... c'est à cause d'une visite que je dois faire dans le grand monde.

RIGOLARD *d'un ton goguenard.*

A la chaussée d'Antin, n'est-ce pas ?

JEAN.

Comme vous dites, dans la chaussée d'Antin... et une visite d'un bon style, si j'en juge par l'échantillon.

(*Il tire un joli souvenir de sa poche.*)

RIGOLARD *ébahi.*

Qu'est-ce que c'est que ça ?...

JEAN.

C'est une aventure.

RIGOLARD.

Une aventure !... conte-moi donc ça !...

JEAN.

Vous savez que j'ai loué un casse-cou, hier dimanche, pour aller flâner à Montmorenci... En revenant le soir, sur les dix heures et demie, un peu avant Saint-Denis, j'entends crier... mais... crier... je pousse mon bucéphale et j'arrive près d'un cabriolet que trois hommes venaient d'arrêter sur la route.

RIGOLARD.

C'était des voleurs ?

JEAN.

Ou des filous !.. Il y avait dans le cabriolet deux petites femmes qui allaient passer un vilain quart-d'heure... Je n'avais point d'armes... mais j'avais du cœur... Je descends, je tombe sur les agresseurs à coups de poings, je frappe si vite et si fort qu'ils auront cru que nous étions quatre... Et comme tous les coquins sont lâches, je me suis trouvé maître du champ de bataille.

RIGOLARD.

Jean, voilà un trait qui te fait honneur... A ta santé, mon garçon.

JEAN.

A la vôtre! mon parrain.

RIGOLARD *posant son verre.*

Après ?

JEAN.

Après ?... Un verre de rhum à-présent.

RIGOLARD

Et non, ce n'est pas ça que je te demande, je te dis : après... c'est-à-dire, continue ton histoire.

JEAN.

Ah! je croyais... Si vous voulez redoubler pourtant... Garçon!

RIGOLARD.

Non; y penses-tu, et les jambes donc? que deviendrait leur philosophie.. Je dois ménager ma tête, non pas pour ma tête, particulièrement, mais par respect pour mes jambes.... Les deux dames étaient-elles jolies?

JEAN.

Tiens, cette bêtise!...

RIGOLARD.

Comment, comment, cette bêtise... Mais Jean, mon ami, tu perds le respect que tu me dois...

JEAN.

Pardon, excuse, mon parrain, je ne dis pas ça pour vous manquer quand je dis : « Tiens, cette bêtise! » c'est qu'il était nuit. que je n'ai pas pu bien distinguer la figure de ces dames, mais il y en avait une qui avait la voix si douce... si douce... Je parierais un bol de punch qu'elle est jolie... Voulez-vous le parier...

RIGOLARD.

Du tout.

JEAN.

C'est que nous pourrions le prendre d'avance. (*Appelant.*) Garçon.

RIGOLARD.

Reste donc tranquille, Jean, ou je m'en vas... Du punch, ça se prend le soir, quand les leçons sont

finies, et ce soir je serai ton homme... Revenons à ces deux dames.

JEAN.

Pour en revenir... la voix qui était si douce m'a dit comme ça : J'espère, Monsieur, que nous aurons le plaisir de revoir notre libérateur pour lui témoigner notre reconnaissance... Il n'y a pas de quoi, Madame, que je répondis; vous en auriez fait autant pour moi.

RIGOLARD.

Comment, tu as dit cette sottise?

JEAN.

Qu'est-ce qu'il y a?

RIGOLARD.

Tu voulais que cette dame te délivrât à coups de poings comme tu venais de le faire... Jean, mon ami, si tu avais appris à danser, tu ne dirais pas de ces choses-là. Je suis sûr que ça a fait rire ces dames.

JEAN.

Non, elles n'ont pas ri... Après un moment de silence, celle qui avait parlé m'a dit : Tenez, Monsieur, prenez ce souvenir et veuillez le garder par amitié pour moi... Tout distrait que j'étais je prends le souvenir en disant : Avec plaisir, Madame : et là-dessus, après avoir glissé un petit bonsoir que je n'oublierai jamais... voilà la petite voix qui ne dit plus rien et le cabriolet qui file comme si le diable l'emportait... Alors, je remonte sur ma bête, et j'escorte le phaëton jusqu'à la barrière.

RIGOLARD.

C'est bien, ça, mon garçon, c'est fort bien, un chevalier ne doit jamais abandonner sa dame. Mais il

me semble que tu pouvais te dispenser d'aller lui rendre visite ce matin.

JEAN.

M'en dispenser... le plus souvent ! je veux lui rendre son souvenir.

RIGOLARD.

Puisqu'elle te l'a donné, c'est pour que tu le gardes.

JEAN.

Le garder !... le souvenir, je ne dis pas, il est joli... mais ce qu'il y avait dedans, jamais !

RIGOLARD.

Qu'est-ce qu'il y avait donc ? quelques cachets de professeurs de danse... Quelque billet doux.

JEAN.

Il y avait un billet de banque.

RIGOLARD.

Un billet de banque !

JEAN.

Oui, de mille francs. Quand j'ai vu ça, le rouge m'est monté à la figure ; je n'en ai pas dormi toute la nuit ; cette dame aura cru devoir payer le service que je lui ai rendu, et ça me fait mal ; heureusement, son adresse est écrite au crayon sur la première page du souvenir. (*Il tire le souvenir de sa poche.*) Voyez vous-même.

RIGOLARD *lisant.*

Amélie, veuve de Ligny.... Tiens, c'est une veuve... rue St.-Georges, n. 7. Elle doit être riche... Et un billet de banque tout neuf, ma foi... Il est peut-être faux, car il en circule beaucoup de faux dans ce moment, et encore, on dit que la banque ne les rembourse pas.

JEAN.

Vous sentez bien, mon parrain, que je suis forcé d'aller reporter cet argent.

RIGOLARD.

Oui, mon garçon! je t'approuve! d'abord, tu n'as pas besoin de l'argent des autres.

JEAN.

Et j'en aurais besoin, que je ne prendrai pas celui-là.

RIGOLARD.

Jean, sais-tu bien une chose?

JEAN.

Non, mon parrain.

RIGOLARD.

Tu es tout mon portrait, mon enfant.

JEAN.

C'est un effet de votre part, mon parrain.

RIGOLARD.

Il est bien dommage que tu ne saches pas... Mais tu as du cœur, de l'honneur, il ne faut pas désespérer de rien. Ah! ça, mais ma nièce ne paraît pas.

JEAN.

C'est bon, je m'en vas.

RIGOLARD.

Comment tu t'en vas, et où vas-tu?

JEAN.

Je vais rendre le souvenir. Vous me croirez si vous voulez, mais ce billet de banque me pèse comme s'il était en gros sous... Je reviendrai tantôt voir ma prétendue, si vous y tenez.

RIGOLARD.

Comment, si j'y tiens, mais très-fort... Attends un moment encore, que diable! elle t'a assez attendu ce matin.

JEAN.

C'est possible ; mais ça me suffoque, et je ne resterais pas pour un empire.

UN GARÇON *sur la porte du billard; il agite un panier de billes de poule.*

On va faire une poule, messieurs.

JEAN.

Une poule, j'en suis !

RIGOLARD.

Comment, tu vas...

JEAN *ôtant son habit.*

C'est que je n'aime rien comme la poule. Garçon, une queue à procédé... Soyez tranquille, mon parrain, c'est l'affaire d'un moment; vous savez que je suis d'une jolie force.

RIGOLARD.

Mais songe que ta prétendue...

JEAN.

Dites-lui qu'on meurt en deux, et que je ne fais que monter et descendre.

RIGOLARD.

Mais, mon cher ami, les bienséances...

JEAN.

Ah ! ouiche.

AIR : *Clic, clic, clac.*

On m'appelle pour faire la poule;
A ce doux plaisir vraiment je ne puis résister.
Quand j'entends une bille qui roule,
Non, dix escadrons ne sauraient m'arrêter.

RIGOLARD.

Faut pourtant avec sa dame
Des procédés...

JEAN.

Je sais ça;

Mais je ne connais, sur mon âme,
(*Montrant sa queue de billard.*)
D'autres procédés que ceux-là.

LE GARÇON.

M. Jean ! vous avez le 17.

JEAN.

Il paraît qu'il y a des amateurs.

(*Pendant ce temps Jean ôte sa redingote qu'il dépose sur une des tables du café.*)

ENSEMBLE.

JEAN.

On m'appelle pour faire la poule, etc.

RIGOLARD.

On l'appelle pour faire la poule ;
A ce doux plaisir vraiment il ne peut résister.
S'il entend une bille qui roule,
Non, dix régimens ne sauraient l'arrêter.

(*Jean sort, et quand il est sur l'escalier, il crie :*)

Je parie une mise ! je parie deux mises !

RIGOLARD *le suivant.*

Jean ! Jean ! brûler la politesse à ces dames pour faire une poule, encore si c'était pour la faire danser.

SCÈNE IV.

RIGOLARD, MAD. CHOPIN, *ensuite* ADELAIDE.

MAD. CHOPIN.

Enfin, je l'ai déterminée à venir, mais ce n'est pas sans peine... Cette petite entêtée ne voulait pas faire le premier pas... cependant la voici !

ADELAIDE.

Eh bien ! où est-il donc, ce beau monsieur ?

MAD. CHOPIN.

C'est vrai, où est-il donc !

RIGOLARD.

Il n'y est plus.

Mad. CHOPIN.

Comment, il n'y est plus ?

ADELAIDE.

Quand je vous disais, maman, que vous alliez me faire compromettre !

Mad. CHOPIN.

Et où est-il, mon frère, s'il vous plaît ?

RIGOLARD.

Il est, il est au billard ; quand il a vu que vous ne veniez pas... Vous avez l'air de jouer aux barres.

ADELAIDE.

Il faut convenir qu'il est joliment aimable, mon prétendu ! et vous voulez que j'épouse cet homme-là ?

RIGOLARD.

Dame ! épouse-le si tu veux, ou ne l'épouse pas si tu ne veux pas, ça te regarde.

ADELAIDE.

Ne l'épouse pas... ne l'épouse pas... ça vous est bien facile à dire à vous ; mais moi j'y suis attachée à-présent, et puis je veux avoir l'honneur de le façonner ; puisqu'il y met de l'obstination, j'en mettrai aussi.

RIGOLARD.

Ne te gêne pas.

ADELAIDE.

Et pour commencer : (*appelant*) Henri ! (*Le garçon paraît au haut de l'escalier.*)

LE GARÇON *arrivant.*

Mademoiselle !

ADELAIDE.

Dites à M. Jean Durand, qui est au billard, qu'on le demande ici.

mad. CHOPIN.

Mais, ma fille...

RIGOLARD.

Laissons-la faire, madame Chopin, Adelaïde a de l'esprit, elle est adroite, elle peut apprivoiser notre Alcibiade de la rue aux Ours.

ADELAIDE.

Alcibiade... qu'est-ce que c'est donc que ça, mon oncle ?

RICOLARD.

C'était un fameux danseur, ma nièce, un gaillard qui vous passait un six comme je fais un flic flac... Voici Jean.

ADELAIDE.

Laissez-moi seule avec lui, j'avancerai plus ce mariage en un quart-d'heure, que vous autres en six semaines... Les grands parens, ça ne vaut rien pour ces affaires-là.

RIGOLARD.

Elle a raison... les grands parens à-présent, ça ne sert plus à rien du tout. On finira par les supprimer, et vive la gaîté française! (*Il emmène madame Chopin, qui, avant de sortir, a arrangé la toilette d'Adélaïde.*)

SCÈNE V.

ADELAIDE, JEAN.

JEAN *en manches de chemise, la queue à la main.* (*Avec humeur.*) Qu'est-ce donc qui vient me déranger comme ça ? j'ai manqué de faire fausse queue.

ADELAIDE.

Pardon, excuse, monsieur, c'est moi qui veux vous parler!

JEAN.

Ah! c'est vous, ma princesse, je suis charmé de vous voir.... Comment ça va-t-il ce matin... Bién... j'en suis bien aise; je ne vais pas mal non plus... Pardon si je vous quitte, je fais une poule, et... (*Il va pour remonter.*)

ADELAIDE.

Un moment, s'il vous plaît, M. Jean, il faut que nous ayons ensemble une conversation sérieuse.

JEAN.

Impossible pour le quart-d'heure, il faut que j'aille là-haut défendre ma mise... C'est pas pour l'argent, je n'y tiens pas.... mais l'honneur..... O Dieu! l'honneur! l'honneur!... Sans adieu, mademoiselle Chopin.

ADELAIDE *piquée.*

Comment, Monsieur, au point où nous en sommes, vous ne pouvez pas me sacrifier un instant de plaisir?

JEAN.

Nous verrons ça une autre fois, en ce moment je dois être où l'honneur m'appelle. — Voyez-vous, Adélaïde, un joueur est comme un soldat, il doit être toujours là, à son poste... et ça fait que j'y retourne. (*fausse sortie.*)

ADELAIDE *d'une voix suppliante.*

Jean! monsieur Jean!

JEAN *s'arrêtant.*

Mamzelle!

ADELAIDE.

Je vous ordonne de rester!

JEAN.

Mais...

ADELAIDE *avec une dignité comique.*

Restez, ou tout est rompu entre nous.

JEAN *laissant tomber sa queue de surprise.*

En vérité !

ADELAIDE.

C'est affreux, monsieur ! c'est un procéde indigne, de me traiter comme ça, moi qui vais-être votre femme..... Ah ! M. Jean, ce n'est pas là ce que j'attendais d'un jeune homme comme vous.... vous ne m'aimez pas, je le vois bien, et je dois renoncer... moi qui croyais... moi qui voulais... Oh ! Dieu de Dieu ! que ça fait de mal... un sentiment qui s'est trompé. (*Elle essuie des larmes.*)

JEAN *quittant sa queue.*

Mamzelle Adelaïde... certainement...

ADELAIDE *à part.*

Le voilà qui revient.

JEAN.

Il faut m'excuser, voyez-vous... je suis un peu sans façon, mais au fond, j'ai de ça, et je m'en voudrais toute la vie de faire du chagrin à une femme... surtout, à vous, mamzelle Adelaide, qui êtes ma prétendue, à ce qu'on dit. . Tenez, me voici à votre disposition. (*Il s'approche.*) (*à part.*) C'est joliment sciant, tout de même. (*haut.*) Qu'est-ce qu'il faut faire ?

ADELAIDE.

D'abord il faut mettre votre habit ; ce n'est pas décent de parler ainsi à une demoiselle bien née.

JEAN *remettant sa redingote.*

Excusez, il faisait si chaud... et puis pour jouer au billard. (*à part.*) Ça va joliment m'amuser le mariage.

ADELAIDE.

A-présent approchez-vous.

JEAN.

Me voilà.

ADELAIDE.

C'est bien... Maintenant dites-moi quelque chose d'aimable.

JEAN *à part.*

Je n'avais pas même une marque!

ADELAIDE.

AIR : *Gentille fiancée.*

Vraiment je vous admire,
Vous ne me dites rien.

JEAN.

Je ne sais que vous dire.

ADELAIDE.

Mais cela n'est pas bien.
Près de moi, je vous prie,
Pourquoi tant de raison ?
Je suis assez jolie.

JEAN.

Oh! je ne dis pas non.

ENSEMBLE.

JEAN *à part.*

Dieu! qu' ça me contrarie,
Cette galanterie.
Non, jamais de ma vie
Je n' pourrai m' faire à ça :
V'là que je bâille déjà.

ADELAIDE *à part.*

Sa voix est adoucie,
Et sa galanterie
Est déjà plus jolie.
Je crois qu'il y viendra;
Le voilà! le voilà!

ADELAIDE.

Même air.

J'ai ce qu'il faut pour plaire
Et fixer les amours.

JEAN.

Qui vous dit le contraire ?
Ce n'est pas moi toujours.

ADELAIDE.

Puisque l'on nous marie,
Ça vous semble-t-il bon
D'aller à la mairie.

JEAN *prenant la main d'Adelaïde.*

Je ne dirai pas non.

ENSEMBLE.

JEAN *à part.*	ADELAIDE *à part.*
Dieu! qu' ça m' contrarie, etc.	Sa voix est adoucie, etc.

(*Pendant ce chant, madame Chopin et Rigolard ont paru au fond.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, RICOLARD, MAD. CHOPIN.

RIGOLARD *saisissant la main de Jean et d'Adélaïde.*

C'est bien, Jean! c'est fort bien!... J'étais sûr que mon élève serait digne de moi... Mes enfans, vous voilà en place, non pas pour la contredanse, mais pour entendre une exhortation paternelle.... Jean, mon filleul, toi, ma chère Adélaïde, ma nièce, qui vous tenez présentement par la main, nous avons formé le projet de vous unir... pour former la chaîne... du mariage... et cet heureux moment nous prouve...

LE GARÇON *paraissant.*

Le 17!...

JEAN.

Le 17! c'est à moi... me voilà! me voilà! (*Il s'échappe et monte au billard.*)

SCENE VII.

LES MÊMES, *excepté* JEAN.

RIGOLARD *stupéfait.*

Il paraît que le moment ne prouve rien.

ADELAIDE.

Par exemple, en voilà une sévère !

Mad. CHOPIN.

Eh bien! il est aimable, votre Jean, j'en suis indignée!

RIGOLARD.

Je le suis aussi ; mais il faut convenir que c'est un drôle de corps..... Nous croyons le tenir, et frrr...! une pirouette et deux coulés, le voilà au billard... Mais c'est égal, nous le tenons, et vous aurez mon exhortation... après la poule.

ADELAIDE.

Du tout, gardez votre exhortation et votre filleul, je ne veux plus en entendre parler.

RIGOLARD.

Ta, ta, ta, voilà bien les jeunes filles, leur tête est toujours prête à faire le moulinet, et pour la moindre chose... si... si, mademoiselle Chopin, vous entendrez parler de mon filleul et de mon exhortation, d'abord parce que mon exhortation est bien... et que mon filleul, après tout, est un jeune homme charmant, brave comme un démon dans le danger...Si vous saviez ce qu'il a fait hier!.. et doux comme un ange dans la société.

(*On entend casser des verres et plusieurs personnes se disputer.*)

Mad. CHOPIN.

Ah mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?

(*Le bruit continue, on brise des quinquets et l'on frappe violemment, des voix crient : J'ai touché, il a touché, si, non, etc.*)

UN GARÇON *descendant précipitamment.*

M. Rigolard, c'est votre filleul qui bat tout le monde! il casse, il brise tout.

RIGOLARD.

Ah! mon Dieu! mon filleul! mon filleul! s'il allait attraper quelques mauvais coups dans les jambes!

ENSEMBLE.

AIR : *Marchons, marchons, etc.*

Courons, courons, courons,
Pour apaiser cette querelle.
Courons, par notre zèle
Nous le sauverons.

(*Ils sortent, le bruit continue.*)

DEUXIÈME PARTIE.

Le Salon.

(*Le théâtre représente un riche salon d'un hôtel de la Chaussée d'Antin.*)

SCENE PREMIERE.

MAD. DE LIGNY, MAD. DE SIRVAL. *Elles sont assises.*

MAD. DE SIRVAL.

En vérité, ma chère amie, je ne vous conçois pas, depuis hier, vous êtes si pensive, que vous oubliez complètement ceux qui sont auprès de vous.

MAD. DE LIGNY.

Je vous demande bien pardon, ma chère cousine, mais... cette singulière aventure me revient sans cesse à l'esprit.

MAD. DE SIRVAL.

C'est bien votre faute, ma chère Amélie, si nous avons fait, en revenant de Montmorency, la désagréable rencontre dont nous avons failli être les victimes.

MAD. DE LIGNY.

Et comment cela, chère cousine?

MAD. DE SIRVAL.

Il fallait accepter l'offre de M. de Walbruck, qui voulait venir avec nous. Assurément, les gens qui nous ont attaquées, en nous voyant accompagnées d'un cavalier, n'auraient osé le faire.

MAD. DE LIGNY.

Cela est très-possible.., mais je vous déclare que je ne me soucie nullement d'avoir des obligations à M. de Walbruck, et si ce n'était par égard pour la marquise qui me l'a présenté, je vous assure que j'aurais cessé de le recevoir.

MAD. DE SIRVAL.

Cependant, il est fort bien. Fils d'un riche seigneur suédois, aimable, bien né.

MAD. DE LIGNY.

D'abord, je le crois joueur... puis il est fat..... extrêmement fat... et cela me déplaît... Je crois, en vérité, que je préférerais les manières brusques et communes du jeune homme qui nous a secourues, à l'insipide présomption de M. de Walbruck.

MAD. DE SIRVAL.

Bien certainement, je suis comme vous très-reconnaissante du secours que nous a donné le jeune homme dont vous parlez, mais nous avons à peine distingué ses traits; son ton et ses discours...

MAD. DE LIGNY.

Avec quel courage il s'est élancé pour nous secourir! avec quelle intrépidité!...

MAD. DE SIRVAL *souriant.*

Je vois, ma chère, que ton imagination romanesque va lui prêter toutes les qualités des chevaliers du bon vieux temps... Prends-y garde cependant... nos preux d'autrefois n'acceptaient pas des billets de banque pour récompense.

MAD. DE LIGNY.

En recevant ce porte-feuille, il ignorait ce qu'il pouvait contenir.

MAD. DE SIRVAL.

Et quand il l'aura vu, je présume qu'il n'aura pas été fâché de l'aventure.

MAD. DE LIGNY.

J'hésitais d'abord à lui offrir le prix du service qu'il venait de nous rendre, mais je crus voir à son ton, à ses manières, que je ne blesserais point sa vanité. Cependant, ma chère amie, faut-il te l'avouer?..... depuis, je m'en suis voulu d'avoir ainsi détruit tout le bonheur que ce pauvre jeune homme pouvait avoir eu à nous obliger.

MAD. DE SIRVAL.

Que te voilà bien avec tes idées toutes chevaleresques! Pour moi, ma chère cousine, je suis loin de penser comme toi, et je crois que la couronne triomphale qu'il a trouvée dans ton souvenir, aura rendu à notre Amadis son triomphe mille fois plus doux.

SCENE II.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE.

Madame, il y a là un jeune homme qui demande à vous parler.

MAD. DE LIGNY.

Vous a-t-il dit son nom, Louise?

LOUISE.

Non, madame, il dit que vous ne le connaissez pas... mais qu'il faut absolument qu'il vous parle.

MAD. DE LIGNY.

Quel homme est-ce, Louise?

LOUISE.

Mais il est fort aimable... car la première chose qu'il a faite, c'est de vouloir m'embrasser. Je lui ai dit que madame avait du monde en ce moment, il m'a répondu que ça lui était égal, et qu'il ne s'en irait pas sans avoir dit bonjour.

MAD. DE LIGNY *d'un air étonné.*

Quel est donc ce monsieur qui embrasse ma femme-de-chambre, et veut me dire bonjour?.... Je suis vraiment curieuse.. Faites entrer, Louise.

(*Louise remonte la scène pour faire entrer.*)

SCENE III.

LES MÊMES, JEAN *ouvrant brusquement la porte.*

JEAN.

Bonjour, madame.

MAD. DE LIGNY.

Bonjour, monsieur.

JEAN.

Pardon, madame, si j'entre comme çà.. mais je n'ai pas le temps d'attendre, voyez-vous... et

comme j'entendais que vous y étiez... car c'est vous qui êtes madame de Ligny ? (*à part.*) J'ai reconnu la petite voix !

MAD. DE LIGNY.

C'est moi-même, monsieur. Puis-je savoir?...

JEAN *fixant madame de Ligny.*

Madame... (*à part.*) j'ai rendu service à une jolie femme, toujours!... (*haut*), madame... voici le fait..

MAD. DE LIGNY *souriant.*

Pourriez-vous me dire d'abord, monsieur, à qui j'ai le plaisir de parler...

JEAN.

Je m'appelle Jean Durand, madame, et je suis le jeune homme en question... vous savez bien... hier soir... sur la route de St-Denis...

MAD. DE LIGNY.

Qui! monsieur... c'est vous qui m'avez rendu un service si important!... Veuillez vous asseoir, je vous prie... Louise! (*Louise approche une chaise.*)

JEAN *à Louise.*

Excusez, mademoiselle. (*Il s'assied avant les dames en essayant la chaise.*) (*à part.*) C'est encore mieux rembourré que les banquettes de l'Ambigu-Comique.

MAD. DE LIGNY *à madame de Sirval.*

Il est vraiment fort bien, ce jeune homme-là. (*Elle s'assied.*)

MAD. DE SIRVAL *l'imitant.*

Oui, mais ses manières, son maintien! (*à part.*) Je pense qu'il arrive fort à propos pour nous égayer un peu.

MAD. DE LIGNY.

Comment avez-vous fait, monsieur, pour vous procurer mon adresse?

JEAN.

Oh ! ça n'était pas malin : elle était écrite dans le petit souvenir dont vous m'avez fait cadeau.

MAD. DE LIGNY.

En effet, je me souviens... C'est bien aimable à vous, M. Durand, de vous être empressé de venir nous voir...

JEAN.

Oh ! ce n'est pas pour ça que je suis venu, madame, je n'aurais jamais osé me présenter chez une dame comme vous !..... D'ailleurs, pourquoi serais-je venu vous voir ?... Des coquins vous ont attaquée sur une route..... je me suis trouvé là pour vous en délivrer... un autre pouvait s'y trouver comme moi ; mais enfin, c'est moi qui m'y trouvais. Je vous ai défendue, vous m'avez remercié, nous étions quittes ; c'est pourquoi je suis venu vous rapporter, madame, un petit chiffon de mille francs que j'ai trouvé dans ce porte-feuille.

MAD. DE LIGNY.

Quoi ! monsieur, ce billet...

JEAN *s'animant.*

Oh ! bien excusez !

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Lorsqu'on oblige une femme
On est payé par son cœur.
Dès que sa voix nous réclame
On s'élance avec ardeur.
On frappe, l'on est vainqueur :
Je n' suis, je le sais, madame,
Qu'un bien obscur défenseur ;
Mais je sens... avec honneur,
Qu' lorsqu'on oblige une femme
On est payé par son cœur.

MAD. DE LIGNY *bas.*

Eh bien, madame de Sirval?...

MAD. DE SIRVAL.

Ce jeune homme a dans son regard une expression...

JEAN *se levant.*

Peut-être madame ne se souvenait-elle plus qu'elle avait mis ce papier là-dedans?

(*Il lui remet le billet.*)

MAD. DE LIGNY *émue, saisissant cette idée.*

Oui, oui, monsieur, j'ignorais entièrement, je vous l'assure, que ce billet se trouvât dans ce souvenir.

JEAN.

J'en étais sûr! (*à part.*) Excusez!... il faut qu'elle en ait joliment pour les oublier comme ça! (*haut.*) Quant au souvenir, avec votre permission, madame, je le garde... d'abord, il est joli... il sent bon... et puis c'est commode pour écrire les parties qu'on gagne au billard...

(*Les deux dames se regardent en riant.*)

AIR : *Partant pour la Syrie.*

Vos fats et vos coquettes
Ecrivent là-dedans
Le nombre d' leurs conquêtes :
J'ai d'autres sentimens.
D' ma bill' qui toujours roule,
J'y mettrai les grands coups,
Et n' ferai plus une poule
Sans me souvenir de vous.

(*à part.*) J'espère qu'il est soigné le calembourg!

MAD. DE SIRVAL *riant.*

Voilà un compliment d'une galanterie...

MAD. DE LIGNY.

Mais, qu'est-ce donc qu'une poule, monsieur?

JEAN.

Une poule, madame, c'est une partie du noble jeu de billard.... Ces dames n'ont peut-être jamais vu jouer à la poule?

MAD. DE LIGNY.

Vous aimez donc beaucoup le jeu, monsieur?

JEAN.

Il faut bien faire quelque chose...

MAD. DE SIRVAL.

Quoi! monsieur, vous n'auriez pas d'autre état?

JEAN.

Pas d'autre, madame, pourquoi faire? mon père et ma mère, qui étaient de braves commerçans, m'ont laissé douze mille francs de rentes, et comme je ne peux parvenir tous les ans qu'à manger la moitié de mon revenu, je joue l'autre moitié pour me trouver au pair. Eh bien! madame, vous me croirez si vous voulez, mais je suis toujours en arrière de dix à douze mille francs qui me restent... Je gagne toujours, c'est désespérant...

MAD. DE LIGNY.

Vos parens n'ont donc jamais songé à vous donner des maîtres?

JEAN.

Ah! si, madame, j'avais surtout un maître de dessin, mais je n'ai jamais pu apprendre à faire que des polichinelles, encore cela me valait-il toujours des calottes, parce que mon maître trouvait que tous mes polichinelles lui ressemblaient.

MAD. DE SIRVAL.

Et cela vous a dégoûté du dessin?

JEAN.

Ma foi, oui. (*regardant les gravures qui ornent l'appartement.*) Mais, il me semble qu'en voilà qui

sont fièrement bien fait, des dessins... Est-ce de de vous, madame?

mad. DE SIRVAL *à part.*

Il est connaisseur, ce monsieur-là!

mad. DE LIGNY.

Non, monsieur : ce sont des gravures avant la lettre.

JEAN *examinant les gravures.*

Excusez... C'est joliment fait, tout d' même.... Qu'est-ce que c'est donc que ça?... un particulier qui a l'air de se trouver mal dans une espèce d'église....

mad. DE LIGNY.

C'est la mort du Tasse... monsieur.

JEAN.

Ah! ah! je n'ai jamais entendu parler de cette mort-là; et pourtant j'en ai vu fièrement mourir à la Gaîté. Et celui-là, qu'est-ce que c'est?

mad. DE LIGNY.

C'est le passage des Thermopyles.

JEAN.

Encore un passage. (*Ici mesdames de Ligny et de Sirval partent d'un éclat de rire, Jean les regarde fort tranquillement en disant :*) Est-ce que c'est moi qui vous fait rire, mesdames?

mad. DE LIGNY.

Oui, monsieur. (*Les dames se lèvent.*)

JEAN.

Ah! ah! excusez!... j'ai donc dit quelque bêtise?

mad. DE LIGNY.

Je ne dis pas cela, monsieur.... mais, tenez, pardonnez-moi si je suis un peu franche...

JEAN.

Vous pardonner!... je vous remercierai au con-

traire, je n'aime rien tant que la franchise... Nous disons donc que...

MAD. DE LIGNY.

Que je suis étonnée, monsieur, qu'avec vos qualités naturelles, vous n'avez pas songé à vous faire instruire de certaines choses qu'il n'est point permis d'ignorer dans la société.

MAD. DE SIRVAL *à part, riant.*

Allons, il ne s'en ira plus.

JEAN *touchant avec sa canne une guitare placée sur la table, à gauche.*

Est-ce que vous jouez de la musique?

MAD. DE LIGNY *souriant.*

Oui, monsieur, je joue de la guitare.

JEAN.

Ah! excusez...

MAD. DE LIGNY.

Seriez-vous musicien par hasard, monsieur Durand?

JEAN.

Pas trop, un peu : je chante assez proprement la chanson de table. J'en sais même plusieurs qui sont soignées, celle de la Vivandière, par exemple... (*Il fredonne entre ses dents le refrain de la Vivandière de Béranger.*)

MAD. DE SIRVAL *à part.*

Ah! mon Dieu! est-ce qu'il voudrait nous la chanter?

UN VALET *annonçant.*

Madame la marquise d'Olban!

JEAN *à part.*

Dieu! que c'est bête, la politesse française! Je ne sais plus comment faire pour m'en aller, moi...

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, MAD. LA MARQUISE D'OLBAN, M. DE WALBRUCK, M. D'OFFTENN.

(Ces deux derniers sont en costume d'ambassade.)
(Madame de Ligny va au-devant de la marquise.)

LA MARQUISE.

Ah! bonjour, ma toute belle, comment vous portez-vous aujourd'hui?... à ravir, on voit cela. Quant à moi, toujours mes maux de nerfs... vous savez...

DE WALBRUCK.

Veuillez, madame, agréer l'hommage de mon profond respect.

MAD. DE LIGNY *avec grace.*

Messieurs, soyez les bien-venus... mais vous êtes dans un costume...

DE WALBRUCK.

Nous avons dîné avec le corps diplomatique chez l'ambassadeur de Suède. Madame, qui était du repas, a bien voulu nous rappeler que c'était aujourd'hui sa loge aux Bouffes, nous venons vous enlever.

MAD. DE LIGNY.

Veuillez donc, messieurs, prendre quelques momens de repos. Restez, je vous prie, M. Jean.

DE WALBRUCK *jetant un regard sur Jean.*

M. Jean!

JEAN.

Merci, madame, ne faites pas attention à moi.

DE WALBRUCK *à d'Offtenn.*

Dis-donc, d'Offtenn, que diable est-ce que cette figure? je ne l'ai jamais vue ici.

D'OFFTENN.

Je n'en sais rien... A-t-il l'air embarrassé, ce pauvre jeune homme!

MAD. DE LIGNY.

Que nous donnent les Bouffes, aujourd'hui?

DE WALBRUCK.

Le Barbier, madame. (*à d'Offtenn.*) Il faut faire parler ce monsieur. (*à Jean.*) Monsieur connaît, sans doute, *le Barbier*, de Rossini?

JEAN.

Non, monsieur, non; mais ça n'est pas étonnant, je me fais la barbe moi-même.

DE WALBRUGK.

Oh!

(*Sur un coup-d'œil de madame de Ligny, il se détourne pour rire.*)

LA MARQUISE.

Il paraît que monsieur fréquente peu les Bouffes?

JEAN.

Non, madame, pourtant j'en ai vu un par hasard aux Variétés... Mais le Tailleur était bien plus drôle..

(*La Marquise, Walbruck et d'Offtenn se regardent et vont éclater de rire.*)

MAD. DE LIGNY.

Pardon, mes amis, j'oubliais de vous présenter monsieur Jean, mon libérateur.

LA MARQUISE.

Comment! ma bonne, c'est monsieur qui, seul, a mis en fuite trois voleurs! ah! c'est bien aimable à lui, de protéger ainsi la jeunesse et la beauté.

JEAN *la regardant fixement.*

Oh! j'en aurais fait autant pour vous.

LA MARQUISE *à Madame de Ligny.*

Ma chère amie, il faut songer à votre toilette.

DE WALBRÜCK.

Est-ce que madame la marquise n'offre pas une place dans sa loge à M. Jean.

JEAN.

Merci, je vais voir le *Siége de Sarragosse*, ça m'amusera mieux.

MAD. DE LIGNY *à la marquise.*

Serez-vous assez bonne, madame, pour m'attendre ?.. Elise et moi, allons achever notre toilette.

LA MARQUISE.

Je vais avec vous; ces messieurs voudront bien nous attendre un instant.

M. DE WALBRUCK.

N'avons-nous pas pour nous dédommager l'aimable société de M. Jean ?

JEAN *à part.*

Je crois que ce monsieur veut me mécaniser.

DE WALBRUCK.

AIR : *A l'espoir mon cœur s'abandonne.*

Allez ajouter à vos charmes
Par l'éclat de brillans atours.
Qu'avez-vous besoin d'autres armes
Pour fixer partout les amours.

JEAN *à part.*

Le fat, comme il la complimente?

DE WALBRUCK.

Tandis qu'ici l'on attendra,
Par son esprit qu'il nous enchante,
Monsieur Jean nous divertira.

JEAN *à part.*

Monsieur Jean le divertira?

ENSEMBLE.

DE WALBRUCK ET D'OFFTENN.

Allez ajouter à vos charmes, etc.

LES AUTRES.

Allons ajouter à nos charmes
Par l'éclat de brillans atours.
Qu'avons-nous besoin d'autres armes
Pour fixer partout les amours.

(Madame de Ligny sort avec les deux dames.)

SCÈNE V.

M. DE WALBRUCK, D'OFFTENN, JEAN.

DE WALBRUCK *à d'Offtenn.*

Le singulier personnage! il faut nous en amuser un peu.

JEAN *à part.*

Que ces Messieurs soient polis, ou je carambole. (*Il fait le moulinet avec sa canne.*)

DE WALBRUCK.

M. Jean est sans doute un nouveau soupirant de madame de Ligny ?

JEAN.

Jean ne soupire pas du tout, Monsieur.

D'OFFTENN.

Mon ami veut dire qu'après avoir rendu un important service à la belle veuve, M. Jean a peut-être quelques prétentions à sa main.

JEAN.

M. Jean n'a pas de prétentions du tout ; mais il paraîtrait que ces Messieurs n'en manquent pas.

DE WALBRUCK.

Qu'entendez-vous par-là, Monsieur, s'il vous plaît.

JEAN.

Moi.... j'entends.... j'entends.... il est curieux, lui... j'entends... rien du tout, Monsieur!

DE WALBRUCK.

Ce n'est point offenser Monsieur, je pense, que de supposer qu'il peut aspirer à la main de madame de Ligny.. quand on a sa tournure et ses manières..

JEAN *le toisant.*

Je ne sais pas, Monsieur, quelle sont mes manières ; mais je vous avertis que j'ai une manière de

fermer la bouche aux gens, qui m'a toujours assez bien réussi.

DE WALBRUCK

Mais je crois, Dieu me pardonne, que ça se fâche!

D'OFFTENN..

Oui, ça se fâche.

JEAN *à Walbruck.*

(*A part.*) Ah! çà va se gâter tout-à-l'heure... (*haut.*) Dites donc, est-ce que c'est la brette que vous avez au côté qui vous rend si fier, par hasard? excusez!.. elle a pourtant l'air bien bonne personne.

D'OFFTENN *passant entre Jean et Walbruck.*

Je crois qu'il nous insulte, Walbruck...

DE WALBRUCK.

Conçoit-on cela? un homme de cette espèce!

JEAN *avec fierté.*

Un homme de cette espèce!... Si ce n'était point par égard pour la respectable dame chez laquelle nous nous trouvons, Messieurs, je vous aurait fait voir de quoi il retourne quand on m'insulte.

DE WALBRUCK *s'approchant de lui.*

Et de quoi retourne-t-il donc, mon petit Monsieur?

JEAN.

Il retourne d'atout!... (*Il lève la main pour lui donner un soufflet, mais d'Offtenn arrête le coup.*)

DE WALBRUCK.

Misérable!... (*Il veut tirer son épée.*)

D'OFFTENN *l'arrêtant.*

Que vas-tu faire, Walbruck?

DE WALBRUCK.

L'insulte que je viens de recevoir ne peut se tolérer, et si ce grossier personnage était susceptible de m'en rendre raison.. je daignerais m'abaisser..

JEAN *d'un air moqueur.*

Prenez garde de vous... d'ailleurs, Monsieur :

AIR : *Du Bouffe.*

Par le savoir, par la richesse,
Par le ton et par la noblesse,
Ce matin encore, je crois,
Vous étiez au-dessus de moi.
Mais oubliant cette distance,
Vous descendez par l'insolence,
Moi, je m'élève par le cœur :
Nous somm's à la même hauteur.

DE WALBRUCK.

Monsieur !...

JEAN *exaspéré.*

Vous avez votre épée, Monsieur me prêtera la sienne... Ce rez-de-chaussée donne sur le jardin de l'hôtel... Marchons...

D'OFFTENN.

Comment !... ici ?

JEAN *menaçant Walbruck.*

Marchons... ou ça finira mal.

DE WALBRUCK *vivement.*

Venez, Monsieur, venez...

ENSEMBLE.

JEAN.

AIR : *De la mère au bal.*

Allons, Monsieur, allons, pas tant d'esclandre;
Pour terminer descendons à l'instant.
Non, non, jamais je ne me fais attendre
Lorsqu'il me faut punir un insolent.

DE WALBRUCK.

Allons, Monsieur, vous devez nous comprendre;
Pour terminer descendons à l'instant.
Non, non, jamais je ne me fais attendre
Lorsqu'il me faut punir un insolent.

D'OFFTENN.

Allons, Monsieur, vous devez nous comprendre;
Pour terminer descendons à l'instant.
Non, non, jamais il ne se fait attendre
Lorsqu'il lui faut punir un insolent.

(*Ils sortent par le fond, un domestique de madame de Ligny les suit de loin.*)

SCÈNE VI.

MAD. DE LIGNY *parée*, LA MARQUISE, MAD. DE SIRVAL, *ensuite* LOUISE *et des valets.*

ENSEMBLE.

Même air.

Allons, partons, le plaisir nous invite
Par des accords toujours mélodieux.
Plus de retard, Mesdames, partons vite;
Il est si doux de fixer tous les yeux.

(*Ici on entend un cliquetis d'épées.*)

MAD. DE LIGNY.

Qu'entends-je?

UN VALET *accourant.*

Ah! Madame!... ces Messieurs... dans le jardin!... ils se battent. (*Cri d'effroi.*)

MAD. DE LIGNY *courant à la fenêtre.*

Messieurs, de grâce, arrêtez!... Louise, Pierre, courez tous!... (*Elle pousse un cri terrible.*) Il n'est plus temps!..... (*Elle tombe évanouie, les dames lui prodiguent des secours.*)

TROISIÈME PARTIE.

Le Bal.

théâtre représente une espèce de vestibule, écédant une riche galerie où tout annonce e fête et une soirée des plus brillantes. Un lon de jeu est censé donner dans le vestiile qui doit être d'une grande richesse. On tend exécuter des contredanses et des valses.)

SCÈNE PREMIÈRE.

RIGOLARD, UN VALET.

LE VALET.

onsieur n'a point de billet d'invitation pour l?

RIGOLARD.

n, Monsieur.... mais je viens parler pour une e importante... à l'un des invités, qui est mon l : si vous vouliez le faire avertir...

LE VALET.

n nom, Monsieur?

RIGOLARD.

n!

LE VALET *d'un air ironique.*

n?

RIGOLARD.

ai.... Jean Durand.

LE VALET.

M. Durand!.... Je ne connai pas ce nom là... s je vais demander aux domestiques de l'anti-

chambre.... si l'un d'eux a un maître qui appelle M. Jean Durand. (*Il sort.*)

RIGOLARD *seul.*

Vous m'obligerez, Monsieur. Ce valet a-t-il l'air moqueur.... il semble que ce nom de Jean.... Hélas! je crains bien d'avoir fait une démarche inutile.... comment mon filleul aurait-il pu s'impatroniser dans un monde si brillant!.... avec son ton, ses manières... et surtout sa franchise... C'en est fait, je n'espère plus le revoir, car voilà plus de deux années.... ma foi, oui, il y a bien deux ans qu'il a disparu.... c'était quelque temps après qu'il eut reçu ce grand coup d'épée.... chez cette grande dame.... Il était bon, le coup d'épée.... et sans mes soins.... Pauvre garçon! mais que diable peut-il être devenu..... J'ai cru long-tems qu'il voyageait en pays étrangers.... lorsque hier, un de mes amis m'assura l'avoir vu entrer dans une maison de la rue St-George.... Je m'y suis rendu ce matin.... et l'on m'a dit effectivement qu'un M. Durand demeurait dans la maison depuis deux ans... mais quelle apparence que ce puisse être lui? Malheureux enfant, quel chagrin il me fait... Restez donc célibataire!

AIR : *Des Amazones.*

Je m'applaudis parfois en bon apôtre,
De n'avoir jamais eu d'enfans,
Et gaîment pour le fils d'un autre
Je me donne mille tourmens.
Quand j'aurais eu des enfans par douzaine,
Je ne pourrais davantage souffrir.
Pour en avoir un jour toute la peine,
J'aurais bien dû m'en donner le plaisir.

LE VALET *rentrant.*

Monsieur, la personne que vous cherchez est ef-

fectivement dans le bal.,. mais elle danse en ce moment. (*On entend pendant cette réplique, mais légèrement, la musique du bal.*)

RIGOLARD.

Mon filleul danse?

LE VALET.

Vous pouvez le voir d'ici.

RIGOLARD.

Où ?

LE VALET.

Ce jeune homme qui danse avec cette dame en robe bleue.

RIGOLARD *montant sur une chaise.*

Comment, c'est là mon filleul? laissez-moi tranquille...

LE VALET.

Monsieur ne le connaît donc pas ?

RIGOLARD.

Je ne connais pas mon filleul à-présent..:.. Si, Monsieur, je connais mon filleul, je le connais comme si.... Vraiment oui, c'est lui; c'est bien lui!.... Mais, Dieu me pardonne, il danse.... il danse lui-même.... En avant deux, mon garçon... c'est ça.... ferme, enlevons-nous sur la pointe du pied.... une, deux.... pas mal.... regardons notre danseuse.. bien, c'est ça.... traversez... traversez... Le voilà qui fait un dos-à-dos.... il perd la mesure.... doucement.... doucement.... balancez.... un tour de main... il ne se le fait pas dire deux fois.. chassez huit.... comme il a l'air distrait en dansant.... (*la musique cesse.*) Voilà la contredanse finie. (*le valet entre dans les salons.*) Allons, reconduisons notre danseuse.... pas trop mal, pas trop mal.... Où diable a-t-il pris ce talent.... lui à

qui je n'ai jamais pu apprendre un *si-sol* ou un *jeté battu*. Il danse même assez bien, mais ce n'est pas là danser comme de mon temps. Ah! je crois que le voici.... Jean! Jean!

SCÈNE II.

RIGOLARD, JEAN *mis avec beaucoup de soin et d'élégance.*

JEAN.

Eh! quoi, mon excellent ami... c'est vous! que je suis enchanté de vous revoir!... Commençons par nous embrasser.

RIGOLARD.

Je ne viens ici que pour ça d'abord.... Comment, c'est toi que je retrouve!.... et dans un bal.... et dansant comme un ange, comme un Vestris!.... seulement les coudes un peu plus détachés du corps.... et les pieds un peu plus en dedans.... Je sais bien qu'à-présent on danse les pieds en dehors, et l'on appelle ça la danse romantique.... mais ne donne pas dans ce charlatanisme-là, mon garçon, il faut danser comme dansaient nos pères, c'est-à-dire, les pieds en éventail.

JEAN.

Ce cher parrain! il est toujours le même, toujours enthousiaste de sa profession... Mais comment avez-vous découvert que j'étais ici?...

RIGOLARD.

Le voici : Bertrand, qui revenait de Tivoli dimanche dernier, m'assura qu'il t'avait vu dans une maison de la rue St-Georges.... Je m'y suis rendu ce matin, persuadé qu'il s'était trompé.... et n'espérant plus te revoir..... Qui m'aurait dit que je te retrouverais dansant dans un bal, et dansant

fort bien, ma foi.... seulement la main un peu haute quand [tu la présentes à ta dame.... ceci, vois-tu.... Ton portier me dit que tu étais sorti, et que tu rentrerais fort tard.... attendu que tu passais la soirée dans le faubourg St-Honoré, à l'hôtel de madame de Sirval. Ma foi, mon garçon, j'étais si impatient de te voir, que j'ai un peu passé sur les convenances pour venir t'embrasser... Tu ne m'en veux pas, j'espère?....

JEAN *lui serrant la main.*

Oh! je suis si heureux de vous revoir!

RIGOLARD.

Mais que diable es-tu donc devenu depuis deux ans?

JEAN.

C'est un vrai roman, mon cher parrain... Vous vous rappelez mon aventure de chez madame de Ligny, et le coup d'épée que je reçus dans son jardin?

RIOGLARD.

Si je me le rappelle!... qui t'a soigné dans ta maladie, ingrat!

JEAN.

Vous! et je ne l'oublierai jamais; ce coup d'épée fut pour moi une leçon, il m'ouvrit les yeux sur le mauvais emploi que j'avais fait de mon temps et les inconvéniens qu'entraîne toujours le défaut d'éducation.... je pris la résolution de changer.... Aussi, à peine guéri, je quittai la rue St-Paul, pour rompre tout-à-fait avec mes mauvaises habitudes.

RIGOLARD.

Oui, comme l'estaminet, le jeu, les petits verres....

JEAN.

Parlez plus bas, mon cher parrain; si l'on vous

entendait... Depuis ce jour, je vins m'établir dans la rue St-Georges.... Là, pendant près de deux ans, je me livrai à l'étude avec une ardeur sans égale; d'habiles maîtres sont parvenus, non pas à faire de moi un homme instruit, mais au moins à me donner quelques-uns de ces dehors si nécessaires pour ne pas être déplacé dans le monde, où je rencontrerai peut-être un bonheur auquel j'ose encore à peine aspirer.

RIGOLARD.

Mais nos projets, nos arrangemens... Ton mariage avec Adélaïde, tu ne m'en parles pas.

JEAN *riant.*

Oh ! il n'y faut plus songer.

RIGOLARD.

Comment! et Adelaïde qui se dépite, qui se désespère de ne plus te voir... et voulait venir te chercher avec moi, dans cet hôtel... Je suis même étonné qu'elle ne soit pas venue à l'insu de tout le monde... Tu connais sa tête.

JEAN *riant.*

Mademoiselle Adelaïde a des qualités... sans doute...

RIGOLARD.

A qui le dis-tu? c'est mon écolière.

JEAN.

C'est une grande recommandation, mon parrain; mais j'ai totalement changé de façon de penser et de manière de vivre.

RIGOLARD.

C'était pourtant bien gentil comme ça... Comment vivons-nous donc, à-présent ?

JEAN.

Ah ! mon cher parrain...

Air nouveau de Béancourt.

Ah! vraiment,
C'est charmant.
Que ma vie
Est embellie!
Employant
Chaque instant:
Voilà ma vie à-présent.
Dès le matin gaîment je m'achemine
Sur mon coursier, une bête divine,
Dont Crémieux garantit l'origine,
Noble Andaloux
Qui fait bien des jaloux.
Puis au café que la mode protége,
Et que la foule avec raison assiége,
En déjeûnant je parcours le cortége
De vingt journaux
Qu'attendent vingt badauds.
Ah! vraiment, etc.

L'heure a sonné, j'achève ma toilette,
Puis un droski, connaissant l'étiquette,
D'un grand dîner qu'un banquier nous apprête
Je vais bien tard
Chercher gaîment ma part.
Toujours cité pour un joyeux convive,
Quand le café, quand la liqueur arrive,
Sans dire un mot sur-le-champ je m'esquive
Pour Rossini,
Paul et Taglioni.
Ah! vraiment, etc.

RIGOLARD.

Tout cela est fort bien, mais je suis sûr que tu ne me dis pas tout... et je parierais que tu es amoureux.

JEAN *bas.*

C'est vous qui l'avez dit, mon cher parrain.

RIGOLARD.

J'avais deviné ça à ton dos à dos... tu as manqué

de te donner un torticolis pour ne pas perdre de vue ta danseuse...

JEAN.

Ce n'est pourtant pas celle avec qui je viens de danser.

RIGOLARD.

Tant pis... j'en suis fâché, car elle est fort jolie.

JEAN.

Celle que j'aime... l'est cent fois plus encore!....

RIGOLARD.

Oh! oh! j'espère que tu vas me la montrer... Je veux voir par moi-même... je m'y connais, vois-tu, je n'ai pas passé vingt ans de ma vie à distribuer des grâces à la beauté, sans apprendre à l'apprécier..

JEAN.

Vous la verrez, mon cher parrain, mais pas encore ..

RIGOLARD.

Pourquoi cela ?... je présume que ton amour est partagé... Joli cavalier, comme te voilà!...

JEAN.

Je vais bien vous surprendre encore, cher parrain, moi!... Moi, qui ne doutais de rien... depuis deux ans, je n'ai pas osé reparaître devant celle que j'aimerai toute la vie... c'est aujourd'hui pour la première fois que je me décide à me montrer dans les soirées qu'elle embellit de sa présence..... c'est aujourd'hui que je me hasarde enfin à lui parler.

RIGOLARD.

Et tu n'as pas encore essayé?

JEAN.

J'étais un des premiers, au bal, où l'un de mes amis a bien voulu me présenter, mais elle est tou-

jours entourée... toujours invitée... j'espère cependant après cette contredanse... (*Rumeur dans le bal, Jean remonte la scène.*) Grand Dieu!

RIGOLARD.

Qu'as-tu donc? (*il regarde.*) Ce n'est rien... c'est une dame qui se trouve mal.... tu sais bien que les femmes ont des nerfs, et surtout au bal.

JEAN.

C'est elle! c'est madame de Ligny!

RIGOLARD.

Ah! c'est cette belle veuve!...

JEAN.

Elle-même.

SCENE III.

LES MÊMES, MAD. DE LIGNY.

(*Soutenue par madame de Sirval : les dames du bal l'entourent, Jean soutient aussi madame de Ligny; on la place sur un fauteuil.*)

CHŒUR.

Air nouveau de Béancourt.

Ah! quel fâcheux événement!
Comment va-t-elle en ce moment?
Donnez-lui de l'air promptement;
Elle a perdu le sentiment.

MAD. DE SIRVAL.

Celá ne sera rien, la voilà qui reprend connaissance; il fait dans ce salon une chaleur étouffante.

(*Les dames se dispersent.*)

RIGOLARD *à part.*

Mon filleul a raison, elle est vraiment fort jolie!..

MAD. DE LIGNY.

Pardon, ma bonne amie... pardon... Faites demander ma voiture... je veux me retirer...

JEAN *qui fait respirer un flacon à madame de Ligny.*

Oserais-je demander à madame comment elle se trouve en ce moment ?...

MAD. DE LIGNY.

Mieux... beaucoup mieux, monsieur, et je vous remercie mille fois.. (*Elle le regarde.*) Que vois-je?...

JEAN *à part.*

Elle me reconnaît!

MAD. DE LIGNY *le regardant avec hésitation.*

Pardon, monsieur,... mais... je ne me rappelle pas précisément... où j'ai eu le plaisir de vous voir... cependant... Oh ! cela est bien singulier ?... auriez vous un frère, monsieur ?

JEAN.

Je vois, madame, que vous m'avez oublié tout-à-fait... et je dois presque me féliciter...

MAD. DE SIRVAL.

C'est M. Durand !...

MAD. DE LIGNY.

M. Jean ?... serait-il possible ?...

JEAN *en riant.*

M. Jean... oui, madame... me pardonnerez-vous la liberté que je viens de prendre ?... en vous voyant indisposée, je n'ai pu résister au désir de m'approcher...

MAD. DE LIGNY.

Quoi ! c'est vous, monsieur ! en vérité, il s'est fait en vous un changement ..

RIGOLARD.

C'est au point que tout-à-l'heure, je ne le reconnaissais pas.

MAD. DE SIRVAL.

Ma chère Amélie, ta voiture est à la porte.

MAD. DE LIGNY.

Je me sens mieux... beaucoup mieux... je peux rester encore. (*à Jean.*) Puisque vous voilà, monsieur, vous m'apprendrez peut-être comment, depuis la malheureuse scène où vous fûtes blessé, je ne vous ai pas revu...

JEAN.

J'aurais dû, madame, vous témoigner ma reconnaissance pour la bonté que vous avez eue d'envoyer quelquefois demander de mes nouvelles, mais je n'ai jamais osé me présenter chez vous.

MAD. DE LIGNY.

Et pourquoi, cela, monsieur ?

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

De ce bonheur, de cet honneur insigne,
Plus mon âme sentait le prix,
Plus je trouvais que j'en étais indigne.
Je vous fuyais... c'était fuir vos mépris. (*bis.*)
Votre bonté m'excusera, j'espère,
Mais de me voir j'ai dû vous dispenser. (*bis.*)
Il est des gens dont l'estime est si chère,
Que l'on ne peut jamais y renoncer.

RIGOLARD *à part.*

Comme ça parle à-présent!...

MAD. DE LIGNY.

Mais, monsieur... qui pouvait vous faire croire?...

JEAN.

Je me rendais justice, madame, et je fuyais un monde où l'éducation que j'avais reçue me rendait tout-à-fait étranger.

RIGOLARD *à part.*

Ça n'est pas poli pour sa famille, ce qu'il dit là.

JEAN.

Mais depuis que je vous ai vue, depuis le jour où chez vous, pour la première fois, j'ai rougi de

mon ignorance et de ma simplicité, mon cœur s'est ouvert à je ne sais quel sentiment qui m'était inconnu. Autrefois je fuyais le travail, tout-à-coup il est devenu mon premier besoin, mon premier plaisir! mes goûts ont changé soudain... mon âme s'est élevée, ma raison a grandie, et, vous le dirai-je, Madame, la plus douce récompense que j'ambitionnais dans mes travaux, c'était la surprise que vous causerait un jour ma métamorphose.

MAD. DE LIGNY.

En effet, monsieur, ma surprise est grande... et, vous le dirai-je? elle est bien agréable !... mais je n'aurais jamais cru... (*bas à madame de Sirval.*) C'est qu'il est vraiment fort bien maintenant.

RIGOLARD *à part.*

Je ne sais si c'est une idée, mais il me semble que la veuve.. ah ! ah ! ah !

MAD. DE LIGNY.

J'espère du moins, monsieur, qu'à-présent, vous ne craindrez plus de vous présenter chez moi... Je pars demain pour ma terre de Montmorency, j'aurai beaucoup de monde, et j'exige de vous...

(*On entend le violon du bal.*)

JEAN.

Pardon... oh! pardon, madame... j'ai engagé la sœur de madame de Sirval pour cette walse (*mettant son gant*), et mon devoir est de ne point la faire attendre.

RIGOLARD.

Bien... très-bien, cela... voilà des principes...

AIR : *De la walse de Robin des Bois.*

Je crois que déjà l'on commence,
De vous fuir on me fait la loi ;

Mais la première contredanse
Daignez la danser avec moi.

mad. DE LIGNY.

J'accepte.

Mad. DE SIRVAL.

C'est une imprudence,
Tu n'est pas très-bien...

mad. DE LIGNY *bas.*

Que veux-tu?
Je danse par reconnaissance;
Reconnaissance... c'est vertu.

JEAN.

Je crois que déjà l'on commence, etc.

mad. DE LIGNY.

Allez, monsieur, car l'on commence;
La politesse est une loi.
Mais la prochaine contredanse
Vous la danserez avec moi.

RIGOLARD.

Je vais lui voir danser celle-là, et, de-là, je filerai du côté du buffet. (*Il sort.*)

SCENE IV.

MAD. DE SIRVAL, MAD. DE LIGNY.

mad. DE SIRVAL.

Ce jeune homme est charmant!...

mad. DE LIGNY.

N'est-ce pas?

mad. DE SIRVAL.

Encore un élève de l'amour.

mad. DE LIGNY.

De l'amour!

mad. DE SIRVAL.

C'est à ne pas s'y tromper, mais laissons ce chapitre pour un instant et parle-moi franchement,

Amelie, M. de Walbruck n'est-il pas la principale cause de ton indisposition subite ?

MAD. DE LIGNY.

Pourquoi t'en ferais-je un mystère ?..... Cet homme que je déteste et qui m'obsède en tous lieux, je l'ai rencontré dans ton bal.... au milieu de la foule, et il s'est approché de moi, et, dans le dépit que lui cause le dédain trop prononcé peut-être que j'ai pour lui, il a osé m'adresser des reproches, comme si j'avais encouragé ses prétentions.

MAD. DE SIRVAL.

Je suis désespérée de l'avoir prié de mon bal; mais il vient de ce côté.

MAD. DE LIGNY.

Évitons-le.

MAD. DE SIRVAL.

Il n'est plus temps, il nous a vues.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, M. DE WALBRUCK, D'OFFTENN.

DE WALBRUCK *bas à d'Offtenn.*

C'est le seul moyen de séparer ces dames.

D'OFFTENN.

Laissez-moi faire. (*S'approchant de madame de Sirval.*) Oserai-je vous prier, madame, de danser cette contredanse avec moi ?

(*Madame de Ligny fait un signe négatif à madame de Sirval.*)

MAD. DE SIRVAL.

Veuillez me pardonner, monsieur, mais, j'ai déjà refusé...

DE WALBRUCK.

Et madame de Ligny, me refusera-t-elle aussi?

MAD. DE LIGNY *avec dédain.*

Je suis engagée pour tout le reste de la soirée, monsieur.

DE WALBRUCK.

Madame...

MAD. DE LIGNY.

Viens, ma chère amie, rentrons au bal.

(*Elles sortent ; la musique continue piano.*)

SCÈNE VI.

M. DE WALBRUCK, D'OFFTENN.

M. DE WALBRUCK.

Je ne puis concevoir le changement qui s'est fait en elle..... madame de Ligny recevait mes hommages avec plaisir..... elle écoutait sans peine mon amour.... mes espérances.... et, tout-à-coup, je ne sais par quel caprice bizarre....

D'OFFTENN.

J'ai remarqué, mon cher Walbruck, que le changement de madame de Ligny, à ton égard, date du jour où tu as donné un coup d'épée à cette espèce de rustre que nous avons trouvé chez elle, et qui maintenant.... est devenu un cavalier fort distingué.

DE WALBRUCK.

En effet, j'ai reconnu ce jeune homme, il m'a paru assez bien; mais est-ce une raison pour que je renonce à madame de Ligny ?..... une femme charmante, quoiqu'un peu fière, et trente mille livres de rente ! non d'Offtenn, non, je ne renoncerai point à ce mariage.... d'abord, je suis amoureux, et puis, j'ai promis à mes créanciers....

D'OFFTENN.

Ah ! c'est différent...

DE WALBRUCK.

Cependant, je dois l'avouer... tout-à-l'heure, dans le bal, je lui ai parlé peut-être avec un peu de dépit... sa sensibilité..

D'OFFTENN.

Bon !.. je crois, entre nous, que son évanouissement n'était que pour se débarrasser de toi.

DE WALBRUCK.

Tu crois ?.... (*Il réfléchit.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, RIGOLARD, *apportant deux verres de punch sur un plateau avec des biscuits.*

RIGOLARD.

Où vais-je me placer pour avaler ça, moi... ce punch me paraît si bon que j'en ai pris deux verres. Ah ! voilà encore du monde par ici !

DE WALBRUCK.

Ma foi, si cela est ainsi, je ne vois plus qu'un moyen pour surmonter tous les obstacles, c'est d'enlever madame de Ligny.

RIGOLARD *au fond.*

Enlever madame de Ligny !

D'OFFTENN.

L'enlever !... c'est bien ! mais comment et quand ?..

DE WALBRUCK.

L'enlever.... oui, pour la compromettre.... j'y songe depuis long-temps, et la chose n'est pas impossible. Madame de Ligny retourne demain à sa terre.... Son château est entouré d'un parc magnifique, ouvert de tous côtés, où la jeune veuve va souvent promener dans la solitude les ennuis d'un trop long veuvage : je puis, en m'introduisant se-

crètement dans ce parc, aidé de quelques amis dévoués....

RIGOLARD.

Les bras m'en tombent... Le scélérat!

DE WALBRUCK *voyant Rigolard.*

Hein? qu'est-ce? cet homme nous écoutait, je crois.

D'OFFTENN.

Non. C'est un des gens de la maison, chargé de de distribuer des rafraîchissemens.

DE WALBRUCK.

Il vient bien à propos... je sens une chaleur...

D'OFFTENN.

Et moi, donc! (*Prenant un des verres sur le plateau que tient Rigolard.*) Merci, mon ami.

RIGOLARD *stupéfait.*

Mais...

DE WALBRUCK *de même*

Infiniment obligé...

RIGOLARD.

Mais; messieurs... (*Ils rendent leurs verres.*)

D'OFFTENN.

Ce punch est délicieux.

DE WALBRUCK.

Viens, d'Offtenn, rentrons dans le bal, et je te ferai part de mon plan.

SCÈNE VIII.

RIGOLARD *seul.*

Eh bien! ne vous gênez pas!.... par exemple, voilà des coquins bien malhonnêtes... Je parierais qu'ils ne savent pas danser, ces messieurs-là!.... Moi, qui m'étais donné tant de mal pour attraper ces deux verres de punch! il faut presque faire le

coup de poing là-bas ; c'est peut-être un usage du grand monde d'à-présent.... je croyais presque être à une ci-devant distribution de comestibles. C'est drôle! boire mon punch, passe encore... Mais enlever madame de Ligny, une respectable dame!.... Il faut chercher mon filleul pour lui faire part de cette aventure.

(*Il pose le plateau sur la table.*)

SCÈNE IX.

RIGOLARD, JEAN.

JEAN.

Ah! vous voilà, mon cher parrain, je vous cherchais pour vous dire que je suis au comble de la joie, je viens de walser avec madame de Ligny.

RIGOLARD.

Tu viens de la faire walser, mais il y en a d'autres qui veulent la faire danser, maintenant, et sans le galoubet de Colinet, encore...

JEAN.

Que voulez-vous dire?

RIGOLARD.

Madame de Ligny part demain pour sa terre de Montmorency...

JEAN.

Où je dois aller la rejoindre dans quelques jours..

RIGOLARD.

Dans quelques jours, il sera trop tard; demain soir on t'enlève ta belle.

JEAN.

Grand Dieu! et connaissez-vous?

RIGOLARD.

Deux grands escogriffes qui étaient là tout-à-l'heure, et qui parlaient de ça comme s'il ne s'agis-

sait que d'une queue de chat .. On doit s'introduire secrètement dans son parc.

JEAN.

Et pourriez-vous reconnaître? quel infâme complot!

RIGOLARD.

Certainement, mais il y a tant de monde dans ce bal!

JEAN.

Ecoutez; il n'y a que cette porte par laquelle on puisse sortir. Voilà le bal qui finit, nous allons nous placer à l'écart, et quand les personnes sortiront, vous me les montrerez.

RIGOLARD.

C'est fort bien imaginé.

JEAN.

On sort, attention!

RIGOLARD.

Oh! je ne manquerai pas mon homme; j'ai mes deux verres de punch sur le cœur.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MAD. DE SIRVAL.

(*Les danseurs et danseuses sortent du bal, et prennent, les hommes, leurs manteaux, et les dames, leurs schalls, que des domestiques en livrée leur présentent.*)

FINAL.

(Musique de Béancourt.)

JEAN *à part.*

Pour mon cœur quel bonheur extrême!
Je pourrai protéger la vertu, la beauté,
Défendre encor celle que j'aime,
C'est pour moi la félicité.

CHŒUR DES DANSEURS *à la dame de la maison.*

Le joli bal !.... plaisir suprême !
De cette nuit chacun sort enchanté ;
Quel goût exquis ? quel soin extrême !
L'essaim des jeux ici s'est arrêté.

RIGOLARD *bas à Jean.*

Je ne vois pas encor notre homme.

JEAN *bas.*

Regardez bien.

RIGOLARD *bas.*

Oh ! ne crains rien ,
Nous saurons comment il se nomme !..
Ses projets
Seront sans effets !

CHŒUR DES DANSEURS *à la dame de la maison.*

Le joli bal !... etc.

JEAN *à Rigolard.*

Le voyez-vous ?...

RIGOLARD.

Non, pas encore...

JEAN.

Quoi ! serait-il parti déjà !

(*Madame de Ligny paraît, on lui présente un riche manteau écossais.*)

Dieu ! voilà celle que j'adore !
(*Bas à Rigolard.*)
Et ce monsieur ?

RIGOLARD.

Ce monsieur !.. le voilà ! ! !

(*Il montre M. de Walbruck qui entre en ce moment avec d'Offtenn.*)

JEAN.

Walbruck !... ah ! son nom était là !
(*Montrant son cœur.*)

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

JEAN.

Ah ! pour moi quel bonhenr extrême !
Je pourrai protéger, etc.

CHŒUR DE DANSEURS.

Le joli bal !... etc.

QUATRIÈME PARTIE.

L'Enlèvement.

(Le théâtre représente un pavillon élégant où tout est disposé pour un concert. Dans le fond on aperçoit un parc.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ADELAÏDE *entrant doucement et regardant.*

Qu'est-ce qu'il m'a donc dit là-bas, le concierge.... Je lui demande madame de Ligny.... il me répond : Ma petite, suivez cette grande allée, vous trouverez Madame dans le pavillon qui est en face... et je n'y vois personne.... Il faut pourtant que je lui parle à cette belle dame, qui vient m'enlever mon prétendu.... et je lui parlerai de la bonne manière.... Et M. Jean Durand.... si ce n'est pas une indignité.... Au moment de m'épouser me planter là pour courir après une coquette qui lui a déjà valu un grand coup d'épée.... et rester deux ans sans donner de ses nouvelles.... Par bonheur on l'a reconnu dans la rue St-Georges; mon oncle a pris des informations de son côté, moi j'en ai pris du mien.... et j'ai enfin découvert qu'il devait se rendre aujourd'hui à Montmorency, à la campagne de madame de Ligny.... Alors.... je n'ai rien dit à personne.... j'ai pris la voiture de St-Denis.... et je suis venue faire valoir mes droits sur M. Jean... car j'en ai des droits... D'abord notre mariage était

conclu.... et puis.... je l'ai attendu pendant deux ans... ç'a m'a fait perdre du temps.... Deux ans de plus, ça fait beaucoup..... sur une demoiselle. A présent, il n'est pas sûr que je puisse attraper un autre mari.... et il m'en faut un.... ça me paraît dans l'ordre.

Air : *De la Batelière.*

Ce monsieur Jean est un perfide !
Jadis il captiva mon cœur.
Mais loin de son Adélaïde
Il cherche à-présent le bonheur.
Une dame
Dans ces lieux
Charme son âme
Et ses yeux.
Mais j' romprai ce lien,
Et la raison m'approuve ;
Partout où je le r'trouve,
Moi, j' veux r'prendre mon bien.

Deuxième Couplet.

Comment d' cett' belle princesse
A-t-il pu fixer les regards ?
Lui qui ne sait parler sans cesse
Que d'estaminets, de billards.
Son hommage
Me plaisait,
Son langage
M'amusait.
Oui, j' tiens à ce lien,
Et la raison m'approuve ;
Partout où je le r'trouve,
Moi, j' veux r'prendre mon bien.

Mais je ne vois venir personne.... est-ce qu'elle aurait peur de moi, cette belle dame... Oh! qu'elle ne craigne rien, je suis bien élevée et je ne bats personne.... J'aurais pourtant bien envie de donner par-ici, par-là, quelques petits soufflets à quelqu'un.... ça me ferait du bien... car j'étouffe!...

ı'est-ce qui vient là... c'est un beau monsieur. lons chercher cette dame dans le parc.

(*Elle sort, Jean paraît au fond.*)

SCÈNE II.

JEAN, RIGOLARD, *très fatigué.*

JEAN.

Venez, mon digne ami, venez; nous voilà enfin rivés... Combien je suis fâché de la course que vous ai fait faire!

RIGOLARD *s'asseyant.*

Ouf! elle est soignée la course. Au lieu d'arri-r tout bonnement par le grand chemin, dans la ıiture ou dans un coucou, on en trouve à chaque s sur la route de Montmorency depuis St-Denis, me fais courir à travers la campagne comme si vais encore vingt ans.... Si j'étais peintre, poète ı musicien... je ne dis pas, mais les jambes d'un aître à danser... vois-tu... ça mérite plus d'égards.

JEAN.

Mon pauvre tuteur, remettez-vous, délassez-ıus, et je vous demande bien pardon ... J'aurais ì peut-être, à cause de votre âge... mais pour mon ojet il fallait arriver ici .. sans être vu de personne.

RIGOLARD.

Mais je ne te comprends pas; pourquoi ne pas ire connaître à la justice les intentions coupa-es de M. de Malbourg ou Walbruck... comme tu ıppelles. Quelques bons gendarmes se seraient ıostés dans le parc, et quand il se présenterait... n... deux. . tous les cavaliers en avant... et voilà ıon homme coffré.... ce n'est pas plus malin ıue ça.

JEAN.

Autrefois, mon cher tuteur.... peut-être aurais-je eu recours à ce moyen expéditif; mais dans le monde, où je vis maintenant, il faut agir avec plus de prudence et de loyauté. Vous savez que c'est M. Walbruck qui m'a déjà blessé, et l'on croirait peut-être que la peur ou la vengeance... d'ailleurs l'honneur.....

RIGOLARD.

Oh! diable, l'honneur! sur ce point! je danse comme toi!

JEAN.

Comment, vous dansez...

RIGOLARD.

Je veux dire, je pense comme toi... j'ai toujours mes jambes dans la tête... Enfin, me voilà à ta disposition, que vas-tu faire de moi?

JEAN.

Vous allez vous mettre en sentinelle près de ce pavillon, pour observer les démarches de M. Walbruck; dès qu'il paraîtra, ne le perdez pas de vue un seul instant.

RIGOLARD.

Sois tranquille... mais ne va pas me laisser trop long-temps en faction... Passé... une heure... j'allonge un coulé du côté du Cheval Blanc; je t'en avertis, je ne suis pas amoureux, moi, et alors je dîne... je dîne bien même; je vais me mettre en sentinelle. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

JEAN *seul.*

Oui, je veux saisir l'occasion qui se présente de délivrer madame de Ligny des assiduités fâcheuses

de cet étranger... Si je réussis à lui rendre cet important service.... peut-être par reconnaissance.... son cœur, si noble et si bon.... Mais elle s'avance vers ce pavillon ; si je pouvais, en fixant son attention.... Ah! ce piano.
(*Se mettant au piano, et chantant en s'accompagnant.*)

SCÈNE IV.

JEAN, MAD. DE LIGNY *paraît à la porte du pavillon.*

JEAN.

AIR : *De la Muette.*

O toi qui plais toujours,
Prête-moi ton secours,
Viens servir mes amours,
Divine mélodie.
De mon amie (*bis.*)
Que pour la vie
J'obtienne en ce beau jour,
Un doux regard d'amour.

ENSEMBLE.

JEAN.

O toi qui fus toujours, etc.

MAD. DE LIGNY.

A toi! qui fus toujours
Compagne des amours,
Il veut avoir recours,
Divine mélodie!

MAD. DE LIGNY *piquée.*

Comment, M. Durand, vous étiez ici, et l'on ne m'a pas fait avertir.

JEAN.

Je dois vous demander pardon, Madame, d'avoir traversé le parc pour arriver à votre château, et de m'être arrêté en passant dans ce pavillon, exclusivement consacré aux beaux-arts, à ce qu'il me paraît.

MAD. DE LIGNY.

Oui, c'est mon salon de musique, et tous mes amis vont s'y rendre dans un instant.... Nous avons un concert, aujourd'hui.

JEAN.

Je le sais, et Mme de Sirval a bien voulu me prier de chanter, avec elle, un nouveau duo de Rossini.

MAD. DE LIGNY.

Je vois avec plaisir que vous êtes devenu musicien.

JEAN.

Pour tenir sa place dans le monde, il faut bien tâcher de s'y rendre utile ou agréable... Vous me l'aviez dit, Madame, et j'ai dû m'en souvenir.

MAD. DE LIGNY.

En vérité, Monsieur, vous m'étonnez à chaque instant davantage.

JEAN.

Ce n'est pourtant pas vous, Madame, que ce changement doit étonner le plus; celui qui fait le prodige doit le trouver tout naturel.

MAD. DE LIGNY.

Quoi, Monsieur, c'est à moi que vous attribuez...

JEAN.

Le désir de réparer un jour l'opinion défavorable que ma première visite devait vous avoir donnée de moi.... Un espoir secret de vous plaire.... Jugez maintenant, Madame, quel sera mon sort si vous repoussez mon hommage, offert avec tant de respect; j'aurai perdu cette insouciance, cet abandon de moi-même, qui faisait le bonheur de ma vie, et rien dans le monde brillant où je me suis élevé ne pourra me faire oublier la seule récompense où tendent tous mes vœux.

MAD. DE LIGNY.

S'il est vrai que moi seule aie fait ce miracle qui me flatte, je vous l'avoue, pourquoi rester deux grandes années sans me voir?

JEAN.

Je vous voyais, Madame, je vous voyais tous les jours; logé près de vous, en face de votre hôtel, à chaque heure, à chaque instant de la journée, je pouvais vous contempler, vous admirer.... et votre vue me rendait plus légère la tâche que je m'étais imposée.

MAD. DE LIGNY *émue.*

Qu'entends-je!

JEAN.

Et maintenant... que je connais le monde... et jusqu'où peut aller l'audace et la déloyauté de certains hommes... mon désir le plus cher, madame, serait de consacrer toute ma vie à vous défendre, et à vous servir.

MAD. DE LIGNY.

Je vous dois déjà tant de reconnaissance!

JEAN.

Ah! n'est-ce pas moi plutôt qui vous dois tout?

AIR : *De Béancourt.*

Belle Amélie,
Toute ma vie,
Oui, toute ma vie
Serait pour vous,
Mais faites grâce
A mon audace;
Non, point de courroux.

SCÈNE V.

LES MÊMES, M. DE WALBRUCK, D'OFFTENN, *paraissant à l'une des portes du fond.*

D'OFFTENN *à part.*

Encore M. Jean.

DE WALBRUCK *à part.*

Silence.

ENSEMBLE.

JEAN.

AIR :

L'amour règne au fond de mon cœur,
Daignez ici faire mon bonheur.

MAD. DE LIGNY.

L'amour règne ou fond de son cœur,
Je veux assurer son bonheur.

JEAN.

Qu'un regard tendre
Me fasse entendre
Un doux serment.

MAD. DE LIGNY.

A cet hommage,
A ce langage
Mon cœur se rend.

(Elle lui cède la main qu'il couvre de baisers en se mettant à genoux.)

DE WALBRUCK.

Viens, d'Offtenn.

(Ils disparaissent en menaçant Jean.)

ENSEMBLE.

JEAN.

L'amour règne au fond de mon cœur, etc.

MAD. DE LIGNY.

L'amour règne au fond de son cœur, etc.

MAD. DE LIGNY.

On vient.,, relevez-vous !,, Si l'on vous trouvait

avec moi. . avant de vous avoir vu au château... la médisance! Entrez dans cette bibliothèque.

JEAN.

J'obéis. (*Il entre dans la bibliothèque.*)

SCÈNE VI.

MAD. DE LIGNY, *émue au dernier point*, ADELAIDE *s'avançant.*

ADELAIDE *du fond.*

Ah! bon, la voilà enfin cette belle dame! (*s'avançant.*) Pardon, madame, je vous dérange peut-être.

MAD. DE LIGNY.

Non, mademoiselle... que voulez-vous? (*à part.*) Je ne connais pas cette jeune fille.

ADELAIDE.

C'est vous qui êtes madame de Ligny?

MAD. DE LIGNY.

Oui, Mademoiselle, que puis-je faire pour vous?

ADELAIDE.

Vous pouvez me rendre mon prétendu, Madame.

MAD. DE LIGNY.

Votre prétendu, Mademoiselle?

ADELAIDE.

Oui, Madame, mon prétendu, il me semble que c'est assez clair.

MAD. DE LIGNY.

Mais je n'ai pas le plaisir de le connaître.

ADELAIDE.

On m'a dit pourtant qu'il était dans votre château.

MAD. DE LIGNY.

Dans mon château!.. quel est son nom, Mademoiselle?

ADELAIDE

Jean Durand, Madame, et moi je suis Adelaïde Chopin, sa fiancée, pour vous servir.

MAD. DE LIGNY.

Quoi! M. Durand..

ADELAIDE.

Est mon prétendu depuis deux ans, Madame; nous étions au moment de nous marier, quand il reçut un coup d'épée dans votre hôtel; depuis ce temps, Monsieur avait disparu. Heureusement un prétendu ne se perd pas comme une épingle, et j'ai fini par retrouver le mien dans votre château. J'espère que vous allez me le rendre.

MAD. DE LIGNY.

Et M. Durand avait pris avec vous des engagemens sérieux?

ADELAIDE *feignant la honte.*

Oh! Madame, des plus sérieux. Le fait est qu'il allait m'épouser et que ma robe de mariée était même déjà faite, ainsi il n'y a pas besoin d'en dire davantage... ça se comprend... et de reste...

MAD. DE LIGNY.

Il se pourrait! (*avec un peu de surprise.*) M. Durand vous aimait donc?

ADELAIDE.

Tiens, est-ce que ça se demande? il vous aime bien à-présent, vous, Madame.

MAD. DE LIGNY *à part.*

Quelle humiliation!

ADELAIDE.

AIR : *De Gaspard.*

Quoiqu'on n'ait pas de beaux atours
Comme en ont les grandes coquettes,
Sachez que dans la rue aux Ours
On sait faire aussi des conquêtes,

Et qu'un amant pour nos appas
Est toujours doux, fidèle et tendre,
Quand par hasard nous n'avons pas
Quelque grand' dam' pour nous l' prendre.

MAD. DE LIGNY *piquée.*

Rassurez-vous, Mademoielle, rassurez-vous, votre fiancé vous sera rendu ; je n'ai aucune envie de vous l'enlever, je vous l'assure.

ADELAIDE.

A la bonne heure, vous êtes une bonne personne... Je disais bien, quand on est aussi jolie, on ne peut pas vouloir faire du tort à une pauvre fille qui n'a qu'un prétendu... car enfin je n'en ai qu'un...

MAD. DE LIGNY *appelant avec dépit.*

Monsieur Durand, Monsieur !..

ADELAIDE.

Oh ! quel effet ça va lui faire !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JEAN.

ADELAIDE *le voyant entrer.*

Comment, c'est là M. Jean Durand ! Dieu ! comme ils l'ont changé !.. Oh ! comme ils me l'ont abîmé !..

JEAN *avec joie.*

Madame !

MAD. DE LIGNY.

Approchez, Monsieur, et veuillez m'entendre. Sans doute les usages brillans qui embellissent la société, sont un charme qu'il ne faut pas dédaigner, mais notre zèle à les acquérir ne doit pas nous faire oublier tout ce qu'un serment a d'honorable et de sacré... et je me flatte que vous aurez assez d'honneur pour remplir les engagemens que vous avez contractés avec Mademoiselle. Avancez,

Mademoiselle, et reprenez votre prétendu. (*Elle sort.*)

JEAN *voyant Adelaïde.*

Adelaïde!.. (*Madame de Ligny s'échappe.*)

SCÈNE VIII.

ADELAIDE, JEAN.

ADELAIDE *regardant Jean avec surprise.*

Ça n'est plus ça du tout!.. du tout!.. du tout!.. Ah! bien, tant pis, je l'aimais mieux avec ses beaux favoris.

JEAN *vivement.*

Parlez, de grâce, qu'avez-vous dit à Madame de Ligny.

ADELAIDE.

Monsieur.... (*à part.*) c'est lui!... C'est drôle... je n'ose plus lui parler du tout, moi...

JEAN.

Vous lui avez peut-être dit que je vous aimais!.. que j'allais vous épouser...

ADELAIDE.

C'est vrai, je lui ai dit ça, mais je ne croyais pas...

JEAN.

Ah! Mademoiselle... votre présence en ces lieux peut détruire le bonheur de toute ma vie...

ADELAIDE.

Vous ne m'aimez donc pas ?...

JEAN.

Je n'y ai jamais songé...

ADELAIDE.

Merci.... Je vois avec plaisir que vous n'avez pas changé du côté du cœur... C'est égal, j'ai fait une bêtise..... car je vous croyais toujours un homme sans façon, comme il y a deux ans, mais

je vois bien que vous n'êtes plus un parti pour Adélaïde. (*à part.*) C'est dommage, car il est toujours gentil. Pardon, M. Jean, je vous ai fait du tort, je m'en vas tâcher de réparer tout, car je suis un peu vive, mais je ne suis pas méchante fille; et plutôt que de causer du chagrin à quelqu'un.... Pauvre jeune homme.... C'est pourtant bien dur de céder son bien à un autre, mais c'est égal.... je me sacrifie.... Attendez-moi là.... je vais vous chercher votre princesse.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

JEAN *seul.*

Madame de Ligny, elle a pu me croire épris d'uneautre.... quand c'est pour elleseule.... Courons sur ses pas.... il faut qu'elle m'entende.... il faut qu'elle sache.... Mais M. de Walbruck ne peut tarder à se montrer, et je dois voler à sa rencontre.

Air : *du vaudeville de Julien.*

De cet insolent étranger
Je veux rabattre l'arrogance,
Contre lui je dois protéger
Celle dont le soupçon m'offense.
Oui, d'elle il est épris, dit-on,
Il est homme à tout entreprendre ;
Mais autrefois et pour raison,
Si j'en reçus une leçon,
Voici l'instant de la lui rendre.

Courons au-devant de lui... (*Ici la ritournelle du chœur suivant; la musique continue.*) Allons, voilà toute la société, et j'ai promis à madame de Sirval de chanter avec elle dans ce concert.

SCÈNE X.

JEAN, RIGOLARD, *ensuite* MAD. DE SIRVAL, LA MARQUISE, AMIS DE LA MAISON, MUSICIENS, AMATEURS *avec leurs instrumens*, DOMESTIQUES *plaçant des pupitres.*

RIGOLARD *de la porte.*

Jean, alerte, mon ami... voilà nos deux particuliers!

JEAN.

Walbruck, il ne m'échappera pas!.. Venez, venez!

(*Ils sortent.*)

CHŒUR.

AIR : *Des orphelines de Faust* (Béancourt.)

A ce concert allons, qu'on prenne place,
Dans un château pour charmer ses loisirs,
C'est la musique, à défaut de la chasse,
Qui sait donner les plus nobles plaisirs.

(*Tout le monde est placé pour le concert ; on entend des cris aigus.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ADELAIDE.

ADELAIDE.

Au secours! au secours!

MAD. DE SIRVAL.

Qu'est-ce donc?

ADELAIDE.

On enlève madame de Ligny!

MAD. DE SIRVAL.

Ma cousine!... Courez!... courez, Messieurs!...

(*Les hommes sortent.*)

ADELAIDE.

J'étais avec cette dame dans la grande allée du parc.... et je la priais de pardonner à M. Jean

Durand, quand tout-à-coup deux messieurs, suivis de deux grands laquais, sont sortis du milieu du taillis.... et s'emparant de madame de Ligny, l'ont emportée vers une voiture, malgré ses cris et les miens... Pauvre chère dame! elle doit être déjà bien loin.... à-présent.

RIGOLARD *en dehors.*

Elle est sauvée! elle est sauvée!

MAD. DE SIRVAL.

Qu'entends-je?

ADELAIDE.

C'est la voix de mon oncle Rigolard.

(*Tout le monde remonte la scène.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, RIGOLARD.

RIGOLARD.

La voilà! la voilà!.... c'est mon filleul qui la ramène.

AIR : *du Vaudeville du premier prix.*

Deux coquins enlevaient la dame,
Déjà même avec leur fardeau,
Couronnant leur indigne trame,
Ils se plaçaient dans un landau.
Tout-à-coup mon filleul s'élance,
Les atteint, et sans balancer
Il leur fait danser une danse
Que jamais je n'ai fait danser!

J'en suis si content qu'il faut que j'en batte un entre-chat de plaisir... en voilà un. . en voilà deux... Pardon, la compagnie... en voilà, en voilà.

(*Il danse.*)

ADELAIDE.

Eh bien! êtes-vous fou, mon oncle, de danser ainsi tout seul?

RIGOLARD *dansant toujours.*

Viens ! c'est toi, ma nièce... pourquoi, diable, es-tu venue faire la promenade par ici ?... Jean n'est plus un danseur pour toi.

ADELAIDE.

Eh mon Dieu! mon oncle, je le sais bien, malheureusement ! (*Ritournelle du chœur.*)

MAD. DE SIRVAL.

Voici ma cousine.

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, MAD. DE LIGNY *appuyée sur* JEAN, *suite.*

CHŒUR.

AIR *nouveau de Béancourt.*

Oui, la voilà, cette chère Amélie,
Ah ! ses vertus méritent le bonheur ;
A notre amour elle n'est point ravie,
Hommage à son libérateur.

MAD. DE LIGNY.

Combien votre amitié m'enchante !
Je vous revois, que ce moment est doux !
(*Montrant Jean.*)
Mes bons amis, je vous présente,
Je vous présente... mon époux.

CHŒUR.

Oui, la voilà, cette chère Amélie,
Ah ! ses vertus méritent le bonheur ;
Pour le bonheur, le repos de sa vie,
Elle s'unit à son libérateur.

FIN.

AVIS.

Depuis le 1er novembre 1826, le même Libraire a déjà publié hebdomadairement et par souscription une Collection choisie de plus de cent Pièces de Théâtre des meilleurs auteurs français, composée de Tragédies, Drames, Mélodrames, Comédies, Opéras et Vaudevilles, qu'on vend séparément 15 Cents, au choix des amateurs, ou à raison de 12 Cents, lorsqu'on en prend 100 à la fois.

La Souscription se continue par trimestre; il paraît regulièrement cinq Pièces par mois, au prix de 60 Cents. On peut également faire l'acquisition de ces Pièces et souscrire, chez les principaux Libraires du Royaume et Directeurs de Postes.